



# *illégale élégance*

---

*Perspectives anarchistes  
&  
Travail du sexe*



Comme à chaque publication du projet-evasions, cet ouvrage a pu se réaliser grâce à un tissu d'amitié et de solidarité. Merci à mes complices ayant contribué à créer cet ouvrage, au travers des discussions, réflexions, relectures, traductions et partage de témoignages. Merci à Cyprine pour la stimulation que tu apportes à mon esprit, à l'écureuil canadien pour l'enthousiasme contagieux, à MJ pour la complicité TdS sur fond de balade hivernale berlinoise, à Germaine Marie Dubois pour ta compréhension si fine de ce que je vis, à Simon l'ourson pour l'idée du titre, à laure-bijou qui est une vraie perle, à budu pour nos éclats de rire vital à ma santé mentale, à Arkadasim pour l'autocollant sur ton ordinateur, à MME pour ton accompagnement dans un si long bout de chemin de ma vie, à Korai pour ce lien si unique, à SWSN pour les pinchnettes, au mini-dinosaure correcteur de ma ville, aux sugus pour la bouffée d'air frais que vous m'apportez, à Marilou, dit la Boss, pour l'élégance que tu incarnes, et aux sœurs léopards pour leur soutien enthousiaste dans les tout derniers moments du projet. Merci à chaque personne non citée ici, avec qui je vis des relations de complicités libre, joyeuse et profonde. Vous êtes la substance qui me donne envie de vivre, malgré l'hostilité profonde du monde. Un grand merci à la Druckerei Reitschule pour leur soutien dans l'impression de cette version.

Pour commandez des versions papier de cet ouvrage, organiser une présentation, nous envoyer des feedbacks, des témoignages supplémentaires, pour nous aider dans sa diffusion, sa traduction ou sa transformation sous d'autres format – par exemple en forme audio – écrivez nous à [evasions@riseup.net](mailto:evasions@riseup.net).

Les photographies utilisées sont des bijoux mis à disposition par La Fille Renne. Big love.

@lafillienne / lafillienne.fr

# Salut

---

Moi c'est Ji.

J'ai écrit ce texte avec la volonté de partager mes réflexions sur le travail du sexe.

En 10 ans, j'ai entendu beaucoup de personnes s'exprimer sur le sujet et majoritairement des personnes qui n'étaient pas TdS. J'ai rencontré trois discours différents s'affronter dans les débats autour du travail du sexe. En caricaturant un peu, voila à quoi ça ressemble :



Dans le premier discours, il est dit que le travail du sexe est immoral et vendre des services sexuels est en soi une mauvaise chose pour la société, peu importe le contexte dans lequel cela se passe.



Le deuxième discours proclame haut et fort que le ~~travail du sexe~~, pardon, la prostitution, est l'avatar du patriarcat et que toutes les prostituées (les TdS hommes et personnes non-binaires sont ici exclu.x.e.s du débat) sont des victimes.



La troisième discours affirme, sûrement en partie par réaction au deux premiers discours, que le travail du sexe est un travail comme un autre, au potentiel émancipateur, voir même libérateur, reprenant souvent un argumentaire tout droit sorti du néolibéralisme.

Même si leurs arguments sont différent, les deux premiers groupes tirent sur la même corde avec un objectif commun : l'abolition du travail du sexe à travers sa criminalisation. La grande majorité de la population quant à elle, ne prend part à ces débats mais entretient et reproduit la stigmatisation sociale que rencontrent les TdS, source de dévalorisation et de déshumanisation amenant à une longue et

triste liste de violences à l'égard de ces dernier.x.es.

Quand à moi, mes expériences au sein du travail du sexe et ma lecture de ce thème sont intimement mélangées et influencées par mes idées anarchistes. Vous allez le voir au fil de votre lecture, la philosophie anarchiste transcende de loin mon approche au monde. C'est donc une expérience anarchiste du travail du sexe que j'ai faite durant ces dix années et que je vais retranscrire ici. À travers cela, j'espère rafraîchir le débat en cours et offrir des esquives et perspectives intéressantes face à des positions souvent binaires, voire assez stériles (le travail du sexe c'est bien, le travail du sexe c'est mal... fin du débat).

**On va avancer pas à pas et commencer par le tout début.**

J'écris ce texte à la première personne en mon nom propre. Pourtant, j'ai derrière moi tout un réseau d'amitiés anarchistes, le Projet-Evasions. Des liens d'amitiés informels, mais solides et profonds desquels naissent différentes initiatives et créations. Il se trouve qu'au sein de ce réseau d'amitiés, nous sommes plusieurs à gagner au travers du travail du sexe, l'argent qui nous est nécessaire pour survivre au sein du capitalisme.

Cela nous avait inspiré, en 2022, dans la création du Guide de sécurité numérique pour travailleuses du sexe<sup>1</sup>. Puis, fin 2024, nous avons été contacté par un groupe anarchiste de Dortmund, en Allemagne, demandant si une personne du

projet-evasions avait envie de venir donner une présentation et parler sur le travail du sexe depuis une perspective anarchiste. Cette présentation a été l'occasion de beaucoup d'échanges entre personnes TdS sur les liens que l'on voyait entre l'anarchisme et le travail du sexe ainsi que sur nos raisons d'utiliser ce moyen plutôt qu'un autre pour gagner de l'argent. Ce sont tous ces échanges et réflexions qui m'ont finalement motivé.x.e à écrire ce texte.

Très vite, l'envie s'est fait ressentir de profiter de l'occasion de cette publication pour donner la parole à d'autres anarchistes TdS. Un appel à témoignages a donc été publié en plusieurs langues et les contributions reçues ont été rajoutées au présent ouvrage. Ces textes portent leur propre contenu, dans lequel je ne me retrouve pas forcément ou qui peut être en contradiction avec ce que je pense. Et cela reflète très bien le fonctionnement anarchiste du projet-evasions où il est coutume que nos avis soient divergents et parfois contradictoires. Le fait d'être en désaccord est vu comme une richesse qui nous garantit de ne pas glisser dans un dogme idéologique, mais de rester connecté entre nous sur une base de complicité humaine plutôt que d'appartenance à un groupe soudé autour d'idées rigides et de sentiment de loyauté.

L'idée de cette publication n'est pas de parler au nom des TdS, ni de parler au nom des anarchistes. Face à deux mondes aussi vastes que le travail du sexe et l'anarchisme, cette démarche n'aurait aucun sens. Je ne vais parler qu'en mon nom, présentant mes idées et celles de personnes proches avec qui j'ai eu la chance d'échanger sur le sujet. C'est un récit entièrement subjectif à travers lequel chaque lectrice est invité.x.e à ressortir avec son propre avis. Les réflexions présentées ici sont pensées pour être des tremplins et non des cages.

Si la majorité des TdS sont des femmes et que la majorité des clients sont des hommes, ici comme ailleurs la réalité ne se limite pas à un schéma binaire. Une grande diversité de genre est présente dans les rangs des TdS et ma clientèle n'est pas exclusivement masculine. C'est pourquoi j'ai essayé d'écrire ce texte de la manière la plus inclusive possible, tordant joyeusement le cou à l'orthographe. Les témoignages, ont eux, été laissés tel que reçus. Les mots **surlignés** sont expliqués dans le glossaire à la fin de l'ouvrage.

Sur ces mots, je vous souhaite, avec beaucoup de rage et d'amour, une bonne lecture.

Jî – projet-evasions .



---

1. Pour faire ce guide nous nous sommes inspiré.es du travail fourni par le collectif américain queer-féministe et anarchiste Cypher Sex. Disponible en PDF sur notre site en français, allemand ou anglais ou à commander par mail : [evasions@riseup.net](mailto:evasions@riseup.net)

# DEPUIS OÙ JE VOUS PARLE

Voilà 11 ans depuis que j'ai gagné mes premiers petit sous avec le travail du sexe. Je travaille uniquement à travers différentes plateformes digitales sur lesquelles je poste et réponds à des annonces. Je suis une personne non binaire mais à l'exception de quelques heureuses fois, quand je travaille, je performe la masculinité. Une écrasante majorité de mes clients sont des hommes cis, une minorité des femmes cis et ça m'est arrivé quelque fois d'avoir des client.x.e.s trans. Je suis souvent en galère de tunes donc le travail du sexe représente pour moi un apport monétaire important. Il m'est arrivé quelques fois de ressentir une pression au niveau de mon besoin d'argent qui a pu me pousser à envisager ou accepter des rencontres que j'aurai normalement refusé. Mais ce n'est pas fréquent et la plupart du temps, j'ai d'autres plans tunes sur les quels me reposer en cas de galère avec le travail du sexe – la différence étant que dans ces autres jobs, mon salaire horaire va être entre 5 à 10 fois moins élevé et que je passerai donc beaucoup plus de temps à travailler pour la même somme d'argent. Dans l'ensemble, mes rencontres sont courtes avec un focus sur l'aspect sexuel. Je fais ce qu'on appelle du full contact, des massages, du fétichisme des pieds ainsi que toute une liste de scénarios plus insolites et spécifiques – les fantasmes des gens étant infinis. Je travaille aussi comme modèle érotiques pour des artistes, photographes, peintres et même sculpteurs et plus rarement pour des prises vidéos. Comme je ne souhaite pas qu'autrui gagne de l'argent sur mon travail, je n'ai jamais utilisé des plateformes payantes comme onlyfan ou manyvids. Je n'ai pas d'endroit ou recevoir, ce qui amène une certaine précarité dans mon travail, puisque je reçois soit à l'extérieur, soit chez les client.x.e.s soit dans

un hôtel, ce qui va augmenter les frais des client.x.e.s.

Je suis une personne blanches, je parle parfaitement la langue locale, ainsi que 2 autres langues qui m'ont toutes deux déjà été utile dans mon travail. Mon niveau d'étude est plutôt faible, mais mon niveau d'éducation plutôt bon. Ayant été épargn.x.é par le gros des oppressions systémiques, j'ai facilement pu développer une bonne confiance en moi. Cette confiance m'aide à me sentir en sécurité et à accepter une prise de risque. J'ai subi une fois une agression sexuelle par l'un de mes clients. Même si j'ai pu y réagir d'une manière satisfaisante et que ma confiance en moi a été renforcée, j'ai tout de même été impactée négativement et j'ai arrêté ensuite le TdS presque une année entière. J'ai une maladie chronique qui m'a quelques fois porté préjudice dans mon travail. J'ai un bon réseau de personnes autour de moi que je peux solliciter si j'ai besoin d'argent, de soutien émotionnel ou d'autres ressources.

Je suis exposé.e.x à la répression sociale et judiciaire lorsque je travaille mais ce risque n'a jamais occupé beaucoup d'espace mental en moi. Une partie de mon entourage proche connaît mes activités de TdS, une autre partie non. Je m'imagine que la connaissance de cette activité pourraient avoir des conséquences négatifs dans plusieurs relations auxquels je tiens et qui, pour l'instant, l'ignore.

Tous ces éléments ensemble, créent le contexte depuis lequel je vous parle. Une expérience personnelle, unique et intime de certaines facettes du travail du sexe.



Chapitre 1

# Le travail





Pour vous parler du travail du sexe il faut que je commence à vous parler du travail, car mon histoire, comme celle de beaucoup de TdS commence par la nécessité de travailler.


Dès mon enfance, le travail a été une valeur centrale: dans mon éducation, dans la vie des autres, dans la société. J'ai vécu ma scolarité comme si le seul but de l'école était de nous préparer moi et mes camarades au monde du travail pour que nous soyons toutes en capacité de développer notre productivité pour la société. Le but de chaque année de classe était de passer à la suivante pour se rapprocher toujours plus du moment où on passerait des études au travail. Tout l'enjeu de ce qu'on appelle la "réussite scolaire" reposait dans l'accumulation de notes suffisamment élevées afin d'être en mesure de choisir, plus tard, des métiers socialement valorisés. Combien de discussions familiales, de conseils.x.ères d'orientation et de profs se sont mis.es.x à la recherche de «*ce tu aimerais faire quand tu seras grand.x.e ?*». Je retiens de ces souvenirs que l'enfance n'est pas un état en soi portant sa propre valeur, mais un état de préparation au devenir adulte et qu'être adulte est inséparable du fait de travailler.


Alors que mon envie d'enfant était d'explorer le monde, autour de moi, chaque personne se définissait par rapport à son travail. Aussitôt qu'une nouvelle personne m'était présentée, je savais son métier. Tout en apprenant le concept de travail, j'étais mis.x.e en contact avec toutes sortes de mythes autour de ce sujet. Les histoires étaient différentes pour chaque personne mais partout la notion de travail étaient centrale.

J'ai croisé plusieurs types de récits qui semblaient baliser la façon dont le travail était vécu, légitimé, accepté et vénéré par toutes.

 J'ai entendu l'histoire des gens qui se tuent à la tâche, travailleuses honnêtes tout du long de leur vie. Elleux savent ce que travailler dur et sans jamais se plaindre veut dire.

 J'ai entendu l'histoire de la personne qui s'est habilement hissée au sommet de l'échelle hiérarchique, est assez maligne et innovante pour trouver les bons coups, rassembler un groupe de gens sous son autorité, remporter la bataille de concurrence avec des groupes similaires et à la fin rafler la mise pour étaler sa réussite dans son milieu social. C'est tout autant la figure des PDGs de start-up que de chefs de cartels.

 J'ai entendu l'histoire de la personne née pour ce métier, celle qui depuis tout petite voulait devenir ceci ou cela et qui a finalement pu réaliser son rêve. Il peut tout autant s'agir de prof, d'employé.x.e d'une ONG, de maçon, de libraire, ou de militaire de carrière, ce qui importe ici c'est qu'iel s'épanouit à travers son travail. Son travail, iel y croit et c'est sa vocation.

 Et puis, j'ai entendu l'histoire de ceux qui désertent le travail mais sont tout de même définis par lui, ou plutôt par son absence : les sans-emplois. Ce sont les personnes qui demandent «2 balles» à la gare, ou cette connaissance de la famille qui est à l'aide sociale. Tantôt iels me sont présenté.x.e.s comme des parasites qui ne font que profiter des braves gens qui bossent, tantôt comme des pauvres gens dont on a pitié car iels n'ont pas eu de chance – sans jamais de réflexion sur le fait systémique que les personnes qui n'ont pas de chance proviennent quand même très souvent des même catégories sociales.

Dès mon enfance, la notion de travail a été structurante et omniprésente. Sauf que moi, plutôt que de m'engager dans le monde du travail, je suis devenu anarchiste et ma vie toute entière est devenue l'aventure dont je rêvais enfant.

*Je comprend  
l'anarchisme comme un mouvement politique  
et une philosophie, plaçant la notion de liberté au centre de  
toute considération. L'anarchisme pense un monde dans lequel beaucoup  
de mondes différents ont leur place et où chaque personne vit sa vie à la  
première personne. Aucune loi, aucun gouvernement ni aucun processus décisionnel  
n'est plus important que nos besoins et nos désirs. L'anarchisme n'est pas un dogme ou  
une idéologie. Ce n'est pas un système qui fonctionnerait, si seulement il était appliqué  
correctement, comme la démocratie représentative, ni un but à atteindre dans un avenir  
lointain, comme le communisme. Il s'agit d'une manière matérielle d'agir au  
quotidien et d'entrer en relation les unes avec les autres que nous pouvons  
mettre en pratique dès maintenant. Dans chaque interaction  
interhumaine nous pouvons nous demander : comment le  
pouvoir est-il distribué ?*

**Inspiré de «Pour tout changer, un appel anarchiste – Crimethinc»**

L'anarchisme est une des principales influences à travers laquelle j'ai construit ma vie et les idées anarchistes vont être un fil rouge dans ce texte. Je n'ai pas envie ici de présenter des visions anarchistes SUR le travail du sexe mais bel et bien des perspectives anarchistes DE travailleuse du sexe. Ça ne m'intéresse pas vraiment d'observer cette thématique avec le filtre des théories anarchistes actuelles ou passées. Ce que je vais vous raconter c'est comment moi, une personne avec une grande sensibilité anarchiste, ai fait l'expérience corporelle, intime et pratique du travail du sexe et pourquoi ces deux thèmes se sont réciproquement influencés au fil des années. Bref, je vais faire quelque chose d'explicitement anarchiste : je vais parler en mon nom, de ma propre expérience. Et ça sera également le cas pour toutes les personnes dont vous allez lire les témoignages tout au long de cet ouvrage.

Je vais revenir plus tard aux différentes idées anarchistes m'ayant influencées. Pour l'instant retournons sur une thématique moins sexy : le travail.

L'école obligatoire m'ayant laissé un amer goût de formatage, j'ai choisi de continuer avec la seule alternative aux études que la société me présentait : faire un apprentissage. Ce fut ma rencontre avec le monde du travail. Et autant vous dire que ce ne fut pas un mariage heureux.

J'ai vu, sur mes collègues, ce que représente le poids physique et mental d'une vie de travail. J'ai fait l'expérience de l'uniformisation de nos vies avec nos soirées dédiées à se reposer de la journée, nos nuits dédiées à être en forme le lendemain et les vacances dédiées à décompresser et réduire le risque de burn-out. J'ai fait l'expérience d'être tout en bas de l'échelle hiérarchique avec comme seule perspective la promesse qu'un jour moi aussi je pourrais grimper les échelons pour, à mon tour, dominer autrui. J'ai vu les rapports de compétition et le harcèlement que permet et encourage cette organisation hiérarchique. J'ai découvert la répétition ad nauseam d'une même tâche et jamais de toute ma vie je n'ai vécu un sentiment d'ennui prolongé aussi profondément installé que durant ces années là.

**J'ai appris à haïr les lundis et à aimer  
les vendredis.**

J'ai rapidement compris que le monde du travail ne serait pas compatible avec la vie épanouissante, faite d'aventures, de solidarités et de complicités humaines dont je rêvais enfant déjà. J'ai tout aussi rapidement compris que pour survivre dans ce monde j'allais pourtant devoir gagner un minimum d'argent.

La volonté de réduire l'emprise du monde du travail sur ma vie est un élément central dans le fait de me diriger vers le travail du sexe. Le travail du sexe m'offre des possibilités intéressantes pour gagner de l'argent tout en esquivant beaucoup des contraintes imposées par un travail «classique». Et à lire les témoignages reçus pour cet ouvrage, il semblerait que ce raisonnement est présent chez nombres d'autres anarchistes. En voici un premier.



# Contribution N°1

France - Anonyme - Reçu en français suite à l'appel à témoignage du Projet-Evasions

Mon premier client, c'était à la fac. Je traînais sur un site de rencontre random, il est venu vers moi et m'a directement proposé de me payer. Après le 20 du mois, c'était une aubaine. Voilà comment je suis devenu TdS.

Mon engagement anarchiste date de la même époque : syndicalisme étudiant ajouté à un attrait pour la musique punk, ça fait vite rencontrer des anarchistes. On m'a invité à penser l'autogestion et à voir la liberté comme un but et un moyen vers l'émancipation.

À ce moment-là, je commençais lentement ma transition de genre, alors j'ai orienté mes lectures vers le féminisme queer. Je cherchais à définir mon genre, ma sexualité, mes attirances, mon identité. Quel homme dois-je être ? Quel homme puis-je être ? Avec qui vais-je partager mon intimité ?

Alors j'ai expérimenté (non sans l'aide du bouleversement

hormonal dû au début de la prise de testo). Ça aurait pu être les partouzes, le bondage ou le roleplay, mais ça a été la prostitution. Dans un sens, que je plaise suffisamment pour qu'on me paye pour ça, ça m'excitait.

Longtemps, je n'ai pas cherché de clients. "Les fétichistes, faut les faire payer." C'est cette réflexion d'une camarade que j'ai prise littéralement pour tracer ma vie. Non c'est non. Mais ça a toujours été possible de m'acheter un "oui". Un gus rentre-dedans en festival, des gars qui spamment de nulle part sur des sites de rencontres ou des réseaux sociaux, et un ou deux qui reviennent. Je n'en avais pas besoin financièrement, je n'en parlais pas à mes camarades. J'en profitais. De toute façon, j'aurais sûrement couché avec eux même gratuitement, alors autant prendre du pognon. Ça permettait d'acheter des Taz (Extasy). C'était mon "côté punk".

Après la fac, le côté syndicaliste m'a rattrapé. Et puisque je m'étais tondu le crâne après le meilleur concert de ska de ma vie et qu'"un vrai skin, ça a un travail", je suis allé me trouver un "vrai travail".

La pire période de ma courte vie. Le salariat a tué ma santé mentale. Après presque un an en centre d'appel, j'ai pétié les plombs :

- Salaire de merde
- Management violent et ultra-compétitif entre collègues
- Harcèlement sexuel d'un supérieur
- Vie de PNJ<sup>2</sup> à répéter les mêmes phrases en boucle
- Queerphobie latente des collègues à la pause clope

Bref, tous les matins à me dire qu'un coup de volant, et au moins je serais tranquille. Tous

les matins à pleurer avant de sortir de chez moi, tous les matins à attendre que le week-end arrive. J'ai fini par tout claquer.

Après ma rupture de contrat, deux années de dépression se sont enchaînées, ponctuées de "Tu vas être en fin de droits bientôt", "Il ne faut pas que tu perdes l'habitude de travailler", "Tu as un projet ?".

Mais merde ! Ma santé mentale passera avant ma santé financière, DÉSO ! D'où il faudrait que je garde l'habitude de me faire exploiter et d'aller contre mes idéaux en bossant pour un patron capitaliste qui vole ma plus-value en détruisant la planète ?! Mon seul projet, c'est d'aller mieux ! Je penserai à retourner bosser quand j'arrêterai de constamment penser à retourner me coucher.

Quand je suis enfin allé mieux, j'ai tenté des choses, fait des formations, passé des

entretiens. Je croyais vraiment que je pourrais y retourner. Que je trouverais un taf où je ne verrais pas trop le temps passer, avec un patron qui ne me dégoûte pas trop, un réel intérêt dans la société, toussa toussa.

Spoiler alerte : j'ai pas trouvé.

Mais alors que j'y croyais encore, tout à coup, le charo qui sort de nulle part et me propose cash de l'argent contre mon cul est de retour.

Allez, c'est une semaine à galérer un peu moins avec mon RSA<sup>3</sup>.

Quand je fais la route pour le rejoindre, je me sens bien. On a été clair sur les actes qu'il voulait et sur le prix que je voulais. J'ai posé mes limites. J'ai choisi l'heure. Et je l'ai prévenu d'avance : je ne ferai pas d'heures sup', y'a concert après.

Quand je sors de chez lui, je me sens bien. Je ne l'ai pas volé, il est satisfait du travail

accompli. Personne ne s'est engraisé sur mon travail. L'environnement n'a pas été impacté par mes actes.

S'il veut me revoir, je suis libre d'accepter ou de refuser. Je suis libre de changer le prix si ça me chante. Je suis libre de refuser un acte que j'avais pourtant accepté la première fois.

Et honnêtement, je suis fier de moi. Je suis acrobate, comédien, masseur, un peu psy même. Je fournis plaisir et bien-être, c'est gratifiant.

Alors, quand l'occasion se représente, j'y retourne. Plutôt vendre mon cul, que d'engraisser le capital.

---

2. PNJ pour Personage Non-Joueur, provient du monde du jeu de rôle et décrit les rôles dans les fictions qui n'ont pas réellement d'importance.

3. Aide sociale pouvant être touchée à partir de 25 ans en France

Je reprends. Vous l'avez remarqué, j'utilise le terme travail du sexe et non prostitution. Par ce choix, j'affirme qu'il s'agit bien de la d'un travail. Sex work is work. D'accord m'a-t-on répondu une fois, mais avoue que ce n'est quand même pas un travail comme un autre. Je l'avoue volontiers. En même temps, il est vrai que je ne sais pas trop ce qu'est un travail comme un autre. Chaque type de travail apporte son propre contexte et ses propres spécificités. C'est aussi le cas avec le travail du sexe dont une des grandes spécificités est la stigmatisation sociale qui y est associée. Ce qui distingue le plus le travail du sexe des autres formes de travail, c'est qu'il implique du sexe, et ça nos sociétés hétéropatriarcales ne sauraient le tolérer. En découle une stigmatisation sur fond de condamnation morale créant honte et dégoût.

Je définis le travail du sexe comme une activité professionnelle, peu importe qu'elle soit légale ou illégale. La production d'un service sexuel ou lié à la sexualité, échangé contre de l'argent. Cela ne signifie pas que le fait de gagner de l'argent est le seul attrait dans le fait d'exercer cette activité ni que cette dernière soit forcément plaisante ou déplaisante. Mais ça signifie que le cadre de l'activité est créée par la condition et la volonté de recevoir de l'argent en retour.

Et surtout ça signifie que l'activité en

question découle d'une décision prise par la personne concernée. Une décision prise sous contrainte puisque ce qui nous y pousse – la nécessité de posséder de l'argent – est une condition à notre survie que nous impose le capitalisme. Pas une liberté donc, ni même un choix libre, mais bel et bien une décision résultant d'un choix fait sous contrainte.

Et c'est à ce point que se cristallisent toutes les inégalités structurelles. La première c'est que tout le monde ne se retrouve pas à devoir choisir par quel moyen gagner l'argent nécessaire à sa vie. Certaines personnes naissent dans des familles fortunées, reçoivent un héritage ou sont entretenues à vie par l'État comme le sont encore les quelques lignées royales existantes.

Même si on retire ces nantis de l'équation, l'égalité de choix reste un mythe. Là où la contrainte initiale est la même – gagner de l'argent pour vivre – nous n'avons de loin pas toutes la même diversité de possibilités pour y réagir. Pour expliquer cela, l'association ProCore utilise le concept de spectre de contrainte – expliquant que le travail du sexe autodéterminé n'est pas antagoniste au travail du sexe forcé mais se situe sur un même spectre. Dans leur publication «libre choix ?»<sup>4</sup> ils montrent les différences qui vont déterminer à quel endroit de ce spectre se situe chaque TdS.



Très concrètement cela se traduit par exemple par le niveau d'éducation, le statut de séjour, mais aussi l'entourage social que possède ou non une personne, son état de santé mental, si elle est exposée à de la discrimination raciale et à quelle classe sociale elle appartient. Ici comme ailleurs les structures de domination créent des corps plus vulnérables que d'autres et réduisent les possibilités des personnes marginalisées face à celles des personnes privilégiées. Entre la personne qui aura eu la possibilité d'aller à l'université et la personne sans permis de travail qui ne parle pas la langue locale, il y a un gouffre quant aux manières disponibles pour gagner de l'argent. Tant que nous vivons dans des sociétés pyramidales, les personnes en haut de l'échelle sociale auront un horizon plus dégagé en terme de choix de vie que celles qui triment en bas. La conséquence étant que là où pour certaines personnes le travail du sexe est une option parmi beaucoup, pour d'autres ce sera la seule manière réaliste d'accéder à de l'argent.

Pour finir avec ce chapitre, j'aimerais rappeler que globalement, les TdS font face à une répression étatique de plus en plus féroce. Beaucoup de gouvernements ont illégalisé le travail du sexe ces dernières années, d'autres y ont apposé un cadre légal tellement strict qu'il y devient toujours plus précaire d'exercer ce métier. À cela s'ajoute

les nombreux pays où le travail du sexe est depuis toujours criminalisé. En réaction, de nombreuses organisations de défense du travail du sexe agissent sur le plan institutionnel où elles font du lobbying en menant des stratégies réformistes. C'est compréhensible et ça peut amener des améliorations concrètes aux quotidiens de nos existences de putes – ou freiner l'hiver fasciste qui s'abat sur nous toutes<sup>5</sup>. Je soutiens activement les luttes pour une décriminalisation sans condition du travail du sexe. Je ne souhaite cependant pas oublier que dans ces luttes, l'effort est mis pour influencer nos possibilités par rapport à un choix qui nous est imposé et non pas pour nous amener une liberté. Peu importe que le travail du sexe soit légalisé ou illégalisé par le pouvoir en place, tant que le capitalisme transformera nos vies en force de travail, il s'agira toujours d'une réponse légale ou illégale à une condition qui nous est imposée.

Ma réponse à la situation initiale que m'imposa le capitalisme fut donc le travail du sexe et avant de vous expliquer pourquoi, je vous partage ce deuxième témoignage.

---

4. Procore, libre choix, 2025

5. Précisons ici, qu'il ne s'abat cependant pas sur nous toutes de la même manière ni avec la même violence.



# Contribution N°2

France - Anonyme – Reçu en français suite à l'appel à témoignage du Projet-Evasions

Croiser mes vécus anarchistes et mes vécus de pute m'évoque beaucoup de possibilités vers lesquelles je pourrais choisir de diriger mes réflexions. Ça m'amène aux concepts de travail, de temps, d'argent, de place sociale ; ça vient toucher à mes vécus de classe, de meuf queer, de meuf **fem**.

Je crois que j'ai surtout envie d'utiliser cet espace pour dérouler une réflexion assez récente qui touche à la performance de la marginalité et à ce que ça a pu provoquer, individuellement et collectivement.

D'abord, un peu de contexte.

Ça a commencé comme un truc présenté comme excitant, jouissif et facile. On était une maison principalement habitée par des personnes queers, insouciantes et téméraires ; on taguait rageusement "on travaillera pas" mais tout le monde avait pas l'âge du RSA. C'était pas le fruit d'une réflexion politique (on réfléchissait pas trop profondément les trucs, on cherchait surtout à être le plus marrant et le plus odieux possible), c'était plutôt le mélange d'un besoin de thune, de l'exemple d'un pote qui faisait des show en webcam et de vagues théories féministes pro-sexe lues dans des brochures. Du coup, une personne parmi nous a débuté

dans l'escorting, et ça a prit comme un feu de paille : plusieurs personnes ont suivi. Moi, à l'époque, j'avais un peu de thune du RSA et peu de besoin, donc l'argent rentrait pas trop en compte, même si à une époque où tout ce qui était à prix fixe nous semblait trop cher, 200 euros pour une heure semblait une somme incroyable, inconcevable dans notre petit univers shlag et précaire. C'est autre chose qui m'a convaincue : je romantçais le TdS comme je romantçais l'illégalisme et la marginalité ; je voulais ma médaille de mauvaise fille, je voulais sentir le souffre, je voulais inspirer fascination et répulsion chez les gens.

Pour situer, à cette époque dans les milieux anarchistes dans lesquels j'évoluais, on fantasmait fort la marginalisation ; notre haine viscérale pour l'injustice de ce monde de merde et la souffrance qu'il infligeait à nous et nos proches nous faisait poser des lignes morales strictes entre ce qui était radical ou non, acceptables ou non, ce qui était céder à la norme et ce qui ne l'était pas. Tout ce qui pouvait s'apparenter à de l'intégration nous faisait horreur, et nous méprisions plus ou moins ouvertement les personnes qui faisait des concessions. "Faire des concessions" pouvait vouloir dire louer un appart

plutôt que de squatter, acheter à bouffer plutôt que faire de la récup ou voler, prendre un train plutôt que faire de l'auto-stop et travailler plutôt que toucher le RSA ou se démerder.

Pourtant, dans notre grille de morale très stricte, l'escorting ne nous paraissait pas un travail. Une activité, à la limite. Il nous semblait avoir trouvé la faille nous permettant de faire de l'argent sans nous parjurer. Avec le recul, il me semble évident que c'était notamment des biais putophobes qui nous menaient à ces réflexions et nous faisaient déconsidérer le travail sexuel ; il faut ajouter que le seul TdS que nous connaissions se pratiquait dans l'illégalité, ce qui nous confirmait dans la conception bancaire que nous en faisions. Cette idée du travail du sexe comme un "non-travail", qui m'a suivi de longues années, est née là, et a été une sacrée aubaine : si le travail du sexe n'est pas vraiment un travail mais autre chose, une activité qui en a l'air mais qui ne l'est pas, je ne répudiais pas mes idées et pouvais continuer à me tenir loin de l'intégration qu'un travail "classique" aurait représenté. Plus tard, en découvrant les possibilités de se déclarer en pratiquant le TdS, j'ai toujours assuré que ça ne m'intéressait pas, en avançant mes convictions politiques comme

justification ; j'envisageais pourtant d'accepter d'autres types d'emploi déclarés, à l'usine et en saison, sans y voir de contradiction. La vérité, c'est que je ne voulais pas perdre le statut sulfureux que le TdS me donnait en commençant à articuler TdS et salariat.

En plus d'entretenir des biais putophobes, j'estime que résumer un engagement politique à un style de vie nous a desservi ; ça nous a empêché de complexifier nos réflexions sur le TdS, nous a éloigné d'une critique du travail dans sa globalité et nous a entrete nu dans un truc assez individualiste d'une élite qui pense avoir trouver la faille lui permettant de vivre sans salir sa pureté militante. Je pense que ça nous a coupés de possibilité de solidarité avec d'autres putes.

Je pense que ça a également encouragé pas mal de mes proches qui galéraient dans le monde du travail à se tourner vers le TdS comme si c'était une solution "magique". Les avantages financiers évidents rendent leur choix tout à fait compréhensible, mais j'aurais aimé qu'on ait en tête que si tu galères sur le marché du travail classique, il y a de fortes chances que tu galères autant dans le TdS. J'ai le sentiment que ça a fait galérer des potes de ne pas comprendre pourquoi c'était aussi compliqué pour elle ux le TdS, et que ça a pu nourrir des sentiments d'illégitimité et d'échec. J'aurais préféré qu'on puisse mettre cette énergie à

haïr le travail et les systèmes qui nourrissent ses logiques.

Ca me paraît être une bonne transition pour dire qu'aujourd'hui, ma posture est ambivalente. Le TdS flatte mes désirs de liberté, d'indépendance, de pouvoir sur ma vie et me permet de maîtriser mon emploi du temps bien plus que la plupart des autres emplois salariés. Ça a longtemps été le choix le plus logique dans une vie où j'étais nomade, où je souhaitais travailler le moins possible, où je vivais en camion, et où l'idée de ne pas donner un centime à l'état m'enchantait. Je ne me retrouve pas toujours dans les milieux TdS organisés que j'ai pu rencontrer, cependant je dois admettre que de nombreuses exigences portées par ces milieux me font aujourd'hui sens. Une fois le TdS recontextualisé comme un travail, se battre pour que le droit du travail s'y applique et la possibilité d'exercer dans de bonnes conditions est logique et vital (au sens propre, quand on s'intéresse au nombre de putes qui se font buter). Cela passe par des biais avec lesquels je ne suis pas toujours à l'aise, je pense notamment du à l'absence de réflexion anti-autoritaires et anarchistes.

Aujourd'hui, je sais que je ne ne veux pas continuer à manier le TdS comme quelque chose me permettant d'acheter une crédibilité marginale et anarchiste. Comme j'aime ce travail, et que j'y ai réellement trouvé de l'épanouissement, les discours libéraux résonnent

facilement en moi, et il serait facile d'adhérer à l'idée du TdS comme expérience émancipatrice universelle et de me transformer en parfaite girl-boss individualiste et efficace. Ce n'est pas une direction qui m'enchant non plus ; je crois que j'ai hâte de complexifier ma réflexion avec des camarades partageant mes inclinations. Du coup, je serais hyper contente de discuter de ça avec d'autres compagnons putes et anarchistes ; n'hésites pas à me contacter à [heylofax@proton.me](mailto:heylofax@proton.me) si t'as envie !

Vive les putes, vive les galérien.nes, et vive les anarchistes.

# LES AVANTAGES DU TRAVAIL DU SEXE

*Les éléments listés ci-dessous sont des réalités dans mon propre contexte et ne représentent pas nécessairement le quotidien d'autres travailleuses du sexe. D'ailleurs, ce qui est présenté comme un avantage pour moi peut être perçu comme un désavantage pour d'autres... et vice versa.*

À la fin de la scolarité, je refuse de poursuivre les études, trop dégoûté.x.e par le formatage que produit l'école. À 15 ans débutent pour moi trois années d'apprentissage. Quand j'observe les vies que mènent mes 50 collègues, je n'arrive absolument pas à m'imaginer être un jour à leur place. Je comprends que ce n'est pas ici que je pourrai vivre la vie que je désire et qu'il faut absolument que je m'échappe. Mon travail est ennuyeux à mourir et, en plus d'y subir rapports d'autorités et asymétries de pouvoir, je trouve l'activité de cette entreprise nuisible. Le travail à faire et les perspectives proposées ne m'épanouissent pas du tout, pas plus que les liens interhumains et les dynamiques collectives que je rencontre. À la fin de mon apprentissage, je change de branche et travaille encore 2 ans avant de finalement décider concrètement de tourner le dos au salariat. Là, je me retrouve devant le choix évoqué plus haut : comment concilier une vie qui m'épanouit avec l'impératif de ne pas mourir de faim, payer les frais médicaux lié à ma maladie chronique et couvrir financièrement mes quelques autres besoins de base ? Alors, je cherche, j'explore, je navigue entre les différentes possibilités qui s'offrent à moi. Et je découvre que le travail du sexe est une bonne option. Voilà pourquoi :

## Ratio temps/argent

L'imposition par la force de la propriété privée a pour conséquence que nous devons acheter nos vies à ceux qui possèdent la terre et les moyens de productions. Pour ceux qui arrivent en ce monde sans recevoir l'étiquette de nantis, vivre a un coût financier et c'est toute notre vie que nous nous efforçons de le rembourser. Pour réduire ce coût, et ainsi ne pas avoir à travailler 8, 9 ou 10 heures par jour, j'ai développé deux stratégies.

- Réduire au maximum mes frais, en consommant le moins possible et en développant tout un arsenal de pratique allant de la fauche au partage en passant par la fraude et le fait de faire le plus possible soi-même.

- Trouver un boulot qui demande peu d'investissement en terme de charge mentale et de temps tout en rapportant le plus possible. Ici le travail du sexe est un bon candidat – surtout pour des personnes qui comme moi n'ont aucun vrai certificat

d'étude, un trou de 15 ans dans leur CV et aucune motivation pour se vendre au grand capital au travers d'entretien d'embauche. Pour le peu d'effort que j'investis dans le travail du sexe, j'en sors une bonne somme. Pourtant, même si le salaire-horaire est plus élevé que ce que je pourrais espérer dans d'autres activités professionnelles, il ne faut pas oublier de compter dans l'équation tout le temps que nécessite le fait de se vendre au travers de la gestion des annonces et des interminables échanges avec des client.x.e.s qui annuleront juste avant le rendez-vous.

## Peu de contraintes

On l'a vu plus haut, je ne souhaite pas évoluer au sein d'une structure hiérarchique. Dans le travail du sexe, je n'ai de compte à rendre qu'à moi-même et dans une faible mesure, à mes client.x.e.s. En fait, ma contrainte principale dans ce boulot c'est la nécessité d'avoir de l'argent à la fin du mois. Pour le reste, je choisis moi-même quand je travaille, avec qui, ce que je fais, combien je veux être payé, si j'accepte un.x.e client.x.e ou non.

Que je subisse peu de contraintes ne signifie pas forcément que je ressens peu de pression. Le besoin d'argent, la concurrence, la dynamique de l'offre et de la demande et la peur de la précarité sont des choses que je ressens clairement et qui peuvent me pousser à outrepasser mes limites et à faire des concessions. J'imagine que c'est le cas pour un grand nombre de personnes, tout branche d'activités confondus. En ce qui me concerne, la différence que j'apprécie avec le travail du sexe, c'est que je choisis seul.x.e comment réagir à ces pressions. Je n'ai ni patron ni collègues malveillants pour les amplifier.

## **Un travail sans hiérarchie**

C'est la plus importante de mes raisons. Le TdS me permet de travailler sans m'insérer dans une dynamique hiérarchique. Je négocie mes tarifs et prestations directement avec mes client.x.e.s. Aucun règlement ou injonction ne cadre ma manière de travailler. Je n'ai pas de supérieur et je ne suis supérieur à personne. Quand je travaille en duo avec d'autres TdS, on s'organise de manière horizontale, dans un rapport de complicité libre. Une différence radicale avec mes 3 années d'apprentissage où j'occupais littéralement la place la plus basse dans l'organigramme de l'entreprise. Pas moins de 50 personnes pouvaient me commander quoi faire tout au long de la journée. Plutôt que de m'échapper de cette condition sociale en gravissant les échelons de l'entreprise jusqu'à ce que ce soit à mon tour de donner des ordres à autrui, le TdS me permet d'échapper à toute relation de pouvoir hiérarchique.

## **Personne ne gagne de l'argent sur mon travail**

J'ai toujours eu la possibilité de travailler de manière indépendante en contact direct avec les client.x.e.s et sans avoir à payer un loyer où un «droit de terrain» pour exercer mon activité. Cela m'a permis de travailler sans que personne ne profite de mon travail ou n'empoche une partie de mes gains.

De manière général, le travail du sexe n'échappe pas aux dynamiques d'exploitation propre au système capitaliste. Les riches gagnent sur le labeur des pauvres. La masse salariale crée une plus-value qui va profiter aux patron.nes. C'est le cas pour les gérant.x.e.s des salons, des agences d'escorting ou de plateforme comme manyvids ou onlyfan qui tous gagnent de l'argent sur le travail fourni par les travailleuses du sexe.

## **Ni étude, ni carrière**

Pour quelqu'un qui comme moi n'a aucune envie de s'identifier à son travail et souhaite y passer le moins de temps possible, le TdS correspond bien. Pas de longues années d'études à faire au préalable, pas de plan de carrière à construire, pas d'échelons à gravir. J'arrête et je recommence comme j'en ai envie, au gré de mes besoins financiers. Nul besoin de patienter des années à faire des tâches ennuyeuses au bas de l'échelle hiérarchique avant de finalement accéder à des activités intéressantes. Au sein du vaste monde qu'est le travail du sexe, j'ai pu y faire ce que voulais dès le début, sans rien avoir à prouver à personne – si ce n'est peut-être à mes client.x.es et à moi-même. Si j'ai envie d'arrêter pendant une année – dans la mesure où j'ai d'autres ressources financières – ça ne sera pas très compliqué de recommencer ensuite. Bref, le TdS me permet d'évoluer assez librement sans prendre en compte les contraintes liées à la construction d'une carrière sur le long terme. D'ailleurs, pour beaucoup de personnes que je connais, il s'agit d'un travail temporaire mené en parallèle d'autres petits boulots ou sur une temporalité fixe et un objectif précis, par exemple financer ses études.

## **Curiosité & plaisir sexuel**

Dans le travail du sexe, la prise de plaisir est souvent un sujet compliqué. Si on se bat pour que le TdS soit reconnu comme un travail, est-ce qu'on est sensé y prendre un plaisir similaire à un moment sexuel non rémunéré ? Si on y prend du plaisir, est-ce

qu'on est nymphomane, salope et déviant.x.e.s comme le clament ceux qui nous critiquent ? Si on n'en prend pas, est-ce qu'on se dissocie de nos corps comme l'affirment les psychiatres qui pathologisent nos existences ? Si on ressent du plaisir, quelles différences lorsque l'on a du sexe avec des client.x.e.s ou avec nos partenaires ? Qu'est-ce qui est «normal» ? Dû à la forte stigmatisation morale que rencontre le travail du sexe, ce genre de questions peuvent rapidement se transformer en grosse prise de tête.

J'ai toujours considéré la sexualité comme un terrain d'exploration mélangeant jeu, découverte et érotisme. Ma curiosité sexuelle a évidemment joué un grand rôle dans mon attrait pour le TdS. De plus, avoir des relations sexuelles avec un cadre bien défini à l'avance n'est pas non plus pour déplaire à mes traits autistiques. Et finalement, le TdS fut l'occasion de plein de première fois : découvertes de pratiques sexuelles et de fétiches dont je n'avais encore aucune idée, inspirations pour ma vie sexuelle, gain de connaissances sur mon corps et mes désirs. J'y ai vécu des trucs de merde c'est sûr, mais j'y ai aussi pris beaucoup de plaisir.

## **Un taff qui ne fait pas (moins) de la merde**

Je ne désire soutenir aucune structure oppressive, aucun projet mortifère, aucune administration qui gèrent la vie d'être humains à leur place. Le TdS est l'un des seuls taffs que j'ai trouvé être à ma portée et qui me permette de gagner de l'argent sans avoir l'impression de participer au désastre actuel. Si je ne vois pas de raisons particulières de tirer de la fierté de mon activité de TdS, je vois plein de raisons d'en tirer de ce que je ne fais pas. Je ne suis pas payé pour tabasser des manifestant.x.es et déporter des personnes migrantes comme les flics, ni pour envoyer des gens en prison comme les juges, ni pour prendre des décisions à la place d'autrui comme les politicien.ne.x.s, ni pour assassiner des centaines d'animaux par jours en travaillant

dans un abattoir. Dans mon travail, je ne spéculerai ni avec des matières premières ni avec l'immobilier. Bref, je ne suis pas source de souffrance pour autrui. Et c'est bon de (se) le rappeler lors de discussions qui portent sur l'immoralité que représenterait le fait de vendre son cul pour vivre.

## **Une possibilité de travailler là où d'autres n'en ont pas.**

Une conséquence de ma vie anarchiste est un casier judiciaire relativement bien rempli, une mise en poursuite et un trou de 15 ans dans mon CV. Trois facteurs qui me ferment la porte à pas mal d'opportunités professionnelles. Pour d'autres personnes avec qui j'ai discuté où dont vous lirez les témoignages plus loin, c'est le fait d'être trans, sans papier ou encore d'avoir une maladie chronique qui leur ferment beaucoup de portes sur le marché de l'emploi. C'est l'exclusion structurelle que produisent nos sociétés où des catégories sociales sont poussées dans les marges. Dans ces situations, le travail du sexe offre souvent une possibilité réelle et saisissable de gagner de l'argent.

## **Un travail incontrôlable**

Où je vis, le travail du sexe est semi-légal, c'est à dire qu'il est autorisé tant que sont respectées une longue liste de conditions administratives. Pourtant en plus de 10 ans d'activités, je n'ai jamais travaillé de manière officielle, j'ai toujours été payé en cash et je n'ai jamais déclaré aucun de mes revenus. Ainsi, je m'épargne d'interminables combats administratifs constitués de déclaration d'impôts, de formulaires pour personnes indépendantes et de justificatifs spécifiquement demandés aux TdS. Je m'épargne également la stigmatisation liée au fait d'apparaître officiellement comme «pute» dans l'ensemble des documents officiels constitués sur moi. N'ayant aucune confiance en l'État, je me protège aussi d'une répression qui adviendrait a posteriori après un changement de loi illégalisant le travail du sexe. Cerise sur le gâteau, je ne me fais

pas non plus racketter par le gouvernement,  
le plus grand proxénète de notre société

Travailler de manière illégale permet de  
m'émanciper du contrôle de l'État. Pourtant,  
il ne faut pas comprendre ce point comme un  
plaidoyer en faveur de l'interdiction du  
travail du sexe. Il y a un fossé entre  
travailler de manière illégale dans un  
contexte juridique où le TdS est légal et  
travailler de manière illégale dans un  
contexte où le TdS est criminalisé par l'État.  
Je m'insère entièrement dans la lutte des  
TdS du monde entier pour la  
décriminalisation du travail du sexe afin que  
chaque personne puisse ensuite avoir le  
choix de l'exercer légalement ou  
illégalement. Travailler dans un contexte  
juridique où le travail du sexe est criminalisé  
sera toujours synonyme d'une grande  
précarité des conditions de travail et d'une  
profonde stigmatisation sociale.



# Legal, illegal, scheissegal

Le travail du sexe rencontre trois formes de juridiction différentes

- **L'interdiction** pure et simple, où toute vente de service sexuel est illégale et criminalisée.
- **La légalité sous législation.** Ici le travail du sexe est légalisé sous des conditions spécifiques. Par exemple, l'attribution de zone spéciale où peut s'exercer le travail du sexe, la manière dont il peut être pratiqué, qui a le droit de faire ce travail et ainsi de suite. Dans certaines juridictions, il existe des autorisations spéciales à recevoir de la police pour ensuite pouvoir exercer le travail du sexe.
- **Le modèle nordique,** qui criminalise l'achat de service sexuel, donc les client.x.e.s mais pas la vente. Selon l'application il sera également illégal d'assister ou de fournir de l'aide à la vente de service sexuel ce qui a comme conséquences directe que les TdS se retrouvent dans l'incapacité de louer des endroits pour travailler, d'utiliser des plateformes digitales locales, mais aussi de s'organiser en collectif ou de se soutenir mutuellement. De plus, des recherches menées entre autres par Amnesty International ont révélé que, même lorsque le travail du sexe n'est pas explicitement érigé en infraction, des lois incriminant des activités liées à ce travail sont souvent appliquées contre les TdS – ce qui rend leur environnement de travail plus dangereux et

affaibli les efforts de lutte contre la traite humaine. Les lois interdisant l'achat de services sexuels mènent par exemple les TdS à prendre plus de risques pour éviter que leurs client.x.e.s ne se fassent repérer par la police – par exemple en se rendant à leur domicile. Ces mêmes études relèvent aussi que la criminalisation, même partielle du travail du sexe, augmente toujours sensiblement le niveau de stigmatisation sociale envers les TdS<sup>6</sup>.



Lorsque le travail du sexe n'est pas illégal, il est légal sous conditions, la première des conditions étant bien sûr d'avoir un permis de séjour valable, ce qui est loin d'être le cas de tout le monde. Même en Nouvelle-Zélande, où le travail du sexe est soumis aux mêmes lois que toute autre activité commerciale, les lois sur la migration maintiennent les TdS sans-papiers dans un état d'illégalité. Le fait est qu'il n'existe pas d'endroit où le travail du sexe est entièrement légal, mais que partout sur le globe, le pouvoir en charge décide du degré et des conditions de sa légalisation. Nous autres TdS n'avons guère plus de choix que de nous adapter aux changements de lois qui se succèdent et décident de nos conditions de travail.

Même si je soutiens les mouvements pour la décriminalisation, en tant qu'anarchiste, je ne souhaite pas me satisfaire d'une législation quelconque. Je ne veux pas oublier que ma perspective est une libération totale des rapports de domination, d'arracher aux gouvernements l'auto-détermination de nos vies afin que nous puissions disposer librement de nos corps. Une plus grande cage ou une chaîne plus longue ne sont pas synonyme de liberté..

6. Le travail du sexe, une activité à haut risque, Amnesty International, 2016.

# Contribution N°3

Anonyme, Extrait de la Revue Epectase N°7 "communautés queers au Maroc", Projet-Evasions, 2024

## Témoignage incomplet d'un TdS

« Je ne compte pas arrêter d'être pute pour bientôt, parce que j'ai encore envie de voir des visages déridés, égayés et réjouis de gens qui jouissent.

Je ne compte pas arrêter d'être pute pour bientôt, pour pouvoir causer des regards pensifs, des nuages de silence remplis de réflexion lors de causettes sur des possibilités de sexualités diverses, dans des peaux diverses, avec diverses personnes, dans des espaces-temps intimes.

Je ne compte pas arrêter d'être travailleur du sexe pour bientôt, parce que j'aime enfilez des rôles et des personnages différents, dans diverses situations; parce qu'arriver à rendre une personne assez confiante pour qu'elle puisse articuler timidement ce qu'elle n'ose se dire à elle-même, ce dont elle rêve silencieusement tout en se culpabilisant, puis le mettre

en scène au moment propice, qu'elle s'extasie, prenne le temps de revenir sur terre et réaliser que ce n'est pas si avilissant et infâme que cela, est tellement enivrant que ça m'englobe moi-même de joie et d'extase.

Je ne voudrai pas arrêter ce travail pour bientôt, parce que je me rappelle d'un lendemain d'une bonne baise, assis au deuxième rang de l'amphi, - à un cours d'un professeur qui avait répondu négativement et en se mettant en colère quand auparavant, je lui avais demandé si le sexe pouvait être une thérapie - que j'étais assis, tout réjoui, de bonne mine, bien concentré, et bien décidé que le sexe EST une thérapie, ou du moins que la sexualité pouvait être source de grands malaises, et que le fait de bien la prendre en charge peut faire des petits miracles.

Je ne veux pas arrêter d'être TdS pour bientôt, parce qu'après la majorité de mes séances, je me sens gai et enchanté.

Par contre, je voudrais que le « e » ne soit plus communément trimbalé par « prostitué », que mes client.e.s ne soient plus en quasi majorité des hommes cis hétéros, que la possibilité de pouvoir le dire à ma famille soit envisageable même avec un pourcentage de 0.01%.

Et aux féministes **abolitionnistes** qui veulent nous défendre, nous, les pauvres prostituéexs, du harcèlement, je me sens rarement plus harcelé que quand je vous entends vous, et votre discours, que quand vous nous victimisez, infantilisez et faites de nous des sujets de vos études et théories. »



# LES DÉSAVANTAGES DU TRAVAIL DU SEXE

*Vous avez vu plus haut la liste des raisons qui m'ont, à un moment précis de ma vie, poussé à gagner de l'argent à travers le travail du sexe. Est-ce que pour autant ça signifie que je pense que le travail du sexe c'est un travail super et émancipateur ? bof  
Alors, pour ne pas verser dans une forme de romantisation du travail du sexe, je m'en vais de ce pas vous lister les choses que je vis négativement.*

## Contraintes

La manière donc je travaille m'impose peu de contrainte. Pourtant le travail est en lui même une contrainte. Il me vole mon temps et mon énergie. Oui, j'ai pu faire des belles expériences et découvertes à travers le travail du sexe et j'ai pu y prendre du plaisir. Mais ça n'efface pas le fait que j'agisse sous contrainte. Mettre cet aspect de côté, reviendrai à me domestiquer moi-même.

## Sparadrap du monde hétérosexuel

C'est l'aspect avec lequel j'ai le plus de peine. Bien souvent, j'ai l'impression que mes activités de TdS fonctionnent comme un sparadrap à apposer sur les normes que sont l'hétérosexualité, le mariage et la monogamie. Combien d'hommes mariés vont voir des travailleuses du sexe à la place de remettre en question publiquement l'institution du mariage et sa monogamie hégémonique ? Combien d'hommes qui se présentent fièrement comme hétérosexuel vont secrètement épancher leur fantasmes gay auprès de TdS plutôt que de chercher à briser l'homophobie environnante ? Nous, les TdS, sommes d'un côté la preuve vivante du dysfonctionnement de ces normes et de l'autre le sparadrap leur permettant de garder leur hégémonie et leur apparence fonctionnelle.

## Statut précaire

Dû au fait que j'exerce hors de toute structure légale, je ne bénéficie d'aucune convention du travail ou de cadre légal pouvant m'amener une quelconque protection. Pas de salaire ou de compensation si je suis malade ou en incapacité de travailler. Pas d'assurance si je me blesse durant mon travail. Pas de cotisation au chômage et donc pas de droit non plus, pareil pour la retraite. C'est le revers de la médaille de la liberté que je gagne à travailler de manière non-déclarée, hors des contraintes légales qui sont imposées aux travail du sexe. S'il est vrai que ce que l'on gagne en droit nous fait souvent perdre en autonomie, l'inverse est également vrai.

## L'emprise des normes sociales

Dans le travail du sexe, on travaille avec notre corps et l'attraction qu'il provoque. Notre taille, notre poids, nos poils ou leur absence, nos tatouages, nos piercings, si on est bronzé.x.e, la couleur de notre peau, nos origines ethniques apparentes, la taille de nos pieds, de nos sexes... chaque parcelle de nos corps se transforme potentiellement en attraction sexuelle, mais aussi en vecteur de vente. Dans ce contexte, c'est franchement dur de ne pas se faire entraîner à vouloir à tout prix se conformer aux attentes et aux normes les plus en vogue sur le marché. On se retrouve confronté à l'imaginaire que nos client.x.e.s projettent sur nos corps et c'est

loin d'être toujours agréable. Dans mon cas, cela signifie que je me fais presque systématiquement assigné à un genre qui n'est pas le mien. Pour d'autres, ce sera la rencontre avec un imaginaire post-colonial qui va apposer un filtre raciste sur des corps vu comme «exotiques». Le patriarcat et la suprématie blanche, si présents dans nos sociétés, le sont également dans l'imaginaire de nos client.x.e.s

## Proximité avec l'ennemi

Durant mes années de travail plus conventionnel, à part mon patron que je voyais de temps en temps arriver dans sa Ferrari – jaune en début de semaine, rouge le jeudi et vendredi – je n'ai que rarement côtoyé des personnes de milieux sociaux beaucoup plus élevés que moi. Avec le TdS par contre, j'ai glissé dans cette catégorie de travail qui fait côtoyer pour le pire, les classe pauvres et les riches voir les ultra-riches comme on les appelle à présent. Il y a des TdS qui se réjouissent de pouvoir toucher du bout des doigts le luxe dans lequel baignent leur client.x.e.s (hôtels, spa, restaurants, voitures, etc). Quand je les entends se réjouir, ça me fait plaisir pour elleux qu'ils puissent profiter de cette forme de réappropriation que leur offre notre travail. En ce qui me concerne, le luxe ne stimule pas mon désir. Quoi qu'il en soit, chaque fois que j'ai côtoyé des ultra-riches, une évidence me saute aux yeux. Pour profiter de leur statut social, les riches ont besoin que les pauvres soient pauvres. Pourquoi sinon irions-nous construire leurs voitures de luxe, leur amener du café dans leur salle de conférence ou satisfaire leurs fantasmes sexuels ?

## Stigmatisation

C'est l'aspect qui m'est le plus lourd à porter concernant le travail du sexe. En tant que TdS, je suis constamment confronté à l'opinion des autres à propos de mon

activité. On peut tout autant me mettre sur un piédestal en tant qu'avatar de l'émancipation sex-positive, me mépriser pour avoir perdu tout sens moral et toute dignité ou éprouver de la gêne, du dégoût ou de la pitié en ma présence. Rarement, je me sens écouté.e.x.s sans préjugés.

Cette stigmatisation me pousse, ainsi que beaucoup d'autre TdS que je connais, à vivre une double identité. C'est ainsi que nous nous protégeons de l'hostilité potentielle de nos familles, de nos proches, des administrations et de la société dans son ensemble. De ce que j'ai vu, la stigmatisation sociale s'installe parfois jusqu'à dans les corps et les esprits des TdS elleux-même et va créer une hiérarchisation des putes ou chacun.x.e essaie de s'acheter une respectabilité au détriment des autres. Le strip-tease étant vu comme plus honorable que le cam-sex qui reste lui tout de même plus respectable que l'escorting qui néanmoins sera toujours beaucoup plus digne que de travailler dans la rue.

La stigmatisation nous laisse toustes vivre sous la peur de représailles sociales quant à notre décision de gagner de l'argent à travers la sexualité. Et ces représailles peuvent se ressentir très différemment. Exclusions de liens familiaux, pertes de considération et de valeur aux yeux des autres, violences sexistes et sexuelles, violences physiques, meurtres.

Cette stigmatisation ne tombe pas du ciel. Elle est la conséquence du fait que la sexualité est un champ de bataille mondial. Cela nous entraîne déjà dans notre prochain sujet : le sexe. Mais avant cela, je vous partage un nouveau témoignage

# Contribution N°4

France - Anonyme - Reçu en français suite à l'appel à témoignage du Projet-Evasions

Salut

J'ai commencé à me prostituer bien avant de pouvoir affirmer que j'étais anarchiste. Enfin, je savais bien que ce monde ne me plaisait pas, et je lui mettais déjà des petits bâtons dans ses roues. A cette période de ma vie, il y a bientôt 15 ans, je me prostituais surtout pour tenir un train de vie très consumériste, la vie de bourgeois me faisait rêver mais l'aliénation du travail ne me plaisait pas, même si je n'y mettais pas ces mots. D'ailleurs, j'étais enjoué de pouvoir rentrer dans leur monde de cette manière. Et je n'ai que peu connu le salariat (2 ans à tout casser, mis bout à bout).

La prostitution permettait de gagner beaucoup d'argent, comme pouvait le faire la vente de drogue, mais avec en moins la répression et la sensation de vendre la mort à des inconnus. Aujourd'hui je travaille par période, une fois les poches pleines, je retourne à ma petite vie oisive, loin de ma clientèle bourgeoise.

Je pense que la prostitution et l'anarchisme n'ont pas plus de liens que la charpente et l'anarchisme, même si les milieux gauchistes de manière général aimeraient nous faire croire que la prostitution est un acte politique.

Tout comme la charpente, elle peut être exercée en prenant soin d'y apporter une certaine sensibilité politique, quelle qu'elle soit. Mais l'acte même de se prostituer, comme celui de poser une solive ne sont en rien des actes politiques, encore moins si nous sommes dans l'optique de faire dire au monde entier que la prostitution est un travail comme un autre.

Je ne souhaite en aucun cas que mon travail soit reconnu par l'état ou par la masse, même si j'ai pleinement conscience que cela puisse être important pour d'autres personnes. Durant ces années, j'ai rencontré un tas de collègues, de tout âge, de tout genre, de toute classe sociale. Un collègue est également banquier, son but étant de se gaver d'un maximum d'oseille et d'investir dans des projet de merde, mais lucratifs.

Une autre, une femme trans pro zemmour, se paye des sacs channel et des voitures de luxe, en disant que les arabes sont vraiment une sale race. Un client, aujourd'hui médecin réputé et millionnaire, a payé ses études avec la prostitution. Un autre travaille dans un laboratoire de chimie. La liste est très longue. La prostitution n'a pour seule sensibilité politique que celle qu'on lui donne, et je rencontre bien plus de putes de droite qu'autre chose (sauf dans les

réunions de putes gauchistes).

En revanche je suis d'accord pour dire qu'elle permet d'acquérir une certaine liberté de temps et d'organisation (ce que les professions libérales permettent de manière générales).

Subvenir à certains besoins financiers de manière rapide, efficace, éthique et sans que l'état n'y foute son nez. Quand je baise un vieux bourge contre de l'argent, personne dans la chaîne de production n'est lésé. Je crois que c'est pour moi le point le plus important entre le travail et la vision politique du monde, en tout cas dans ma manière de travailler. Il me permet aussi évidemment de vivre uniquement avec de l'argent liquide (ce qui serait tout à fait possible de faire en bossant au black).

Au delà de vivre, il me permet aussi de partager des sommes d'argent conséquentes pour des choses diverses et variées. C'est assez jouissif de se dire que des billets qui serviront la cause qui me parle viennent du portefeuille d'un PDG du cac40 ou d'un haut fonctionnaire qui bosse au gouvernement. Il me donne aussi du temps libre à revendre, il fait que chaque matin où je me lève à 6h, c'est uniquement par choix. Il me permet de voir ce que fait la

bourgeoisie dans son quotidien. Quand je parle de la bourgeoisie, c'est très large, on va du parisien avec un peu de sous qui se paye une pute de temps en temps, aux multimillionnaires qui font 15 fois le tour du monde quand moi je fais 30 bornes. La voir dans sa plus simple intimité, la voir dans ses vêtements, ses lieux de vie, ses habitudes, ses modes de communication, ses manières de baiser, de consommer, parfois même d'aimer.

La plupart du temps, mes clients se livrent à moi comme si je faisais partie de leur monde (peut importe dans lequel ils sont), j'admets être bon acteur, et puis jouer au con, c'est pas si difficile, et c'est même assez drôle.

Et ben, pas de surprises, ce sont de sombres merdes. Lorsque je bossais en cuisine ou dans le bâtiment, il

m'arrivait de côtoyer ces gens, mais le rapport de classe était toujours là et de fait, je ne voyais rien d'eux.

La c'est différent je rentre dans leur intimité, physique et mentale. Ils se confient à moi, me parlant de leurs problèmes de bourgeois comme si je les comprenais, c'est fort désagréable mais intéressant.

Et dans ces moments, même si je sais qu'au fond d'eux je ne suis qu'une pute, c'est moi qui contrôle tout et qui ai le pouvoir. Il me permet aussi, quand je le peux, de faire un peu de propagande, aussi bien auprès de mes clients, que de mes collègues. J'aime me jouer de ma fausse identité, c'est un personnage proche de moi, que j'adapte en fonction de chaque client. C'est un entraînement fort intéressant.

En revanche, il y a un point désagréable qui est à l'opposé de ce en quoi je crois.

Laisser croire à ces gens que tout s'achète, le désir, l'amitié, l'amour.

Et de fait, de par ma pratique, de par mon investissement à les satisfaire pour gagner des thunes, je le rend achetable. Et même si ce n'est qu'une illusion, pour eux c'est pareil. Ces gens étant mes ennemis sur tous les points, je leur apporte peut être la seule chose qu'il manque dans leur vie, je les aide à se détendre, à se sentir bien, à relâcher la pression qu'il ont accumulée en s'enrichissant comme les merdes qu'ils sont.

Et c'est vraiment le point qui m'est le plus désagréable, celui qui me turlupine parfois le soir et m'empêche de dormir. Si je n'apportais pas ça à ces gens, auraient ils la force d'être ceux qu'ils sont au quotidien ?



Chapitre 2

# Sexualités



# UN CHAMP DE BATAILLE MONDIAL

La sexualité est un champ de bataille mondial. Depuis l'église catholique jusqu'à l'État Islamique, des nationalistes russes aux pro-trump, toutes les forces réactionnaires utilisent ce thème comme cheval de bataille pour installer, cimenter et renforcer leur autorité. Partout, le pouvoir en place dicte ce qui est bien ou mal, moral ou immoral, respectable ou pervers. La domination sexuelle est le reflet du niveau de domination de l'autorité, que ce soit celle d'un gouvernement ou un parent. Plus l'emprise sur le corps, la sexualité et nos relations sociales est grande, plus cela reflète à quel point le pouvoir est établi sur l'ensemble de nos vies. À travers la domination des hommes sur les femmes, des identités rigides sur les identités queers et déviantes, c'est comme si le patriarcat servait d'outil, pour cimenter la notion de pouvoir et d'autorité jusque dans nos corps et nos identités.

Quand le pouvoir en place décide que l'homosexualité est contre-nature et punissable, le message que nous apprenons toustes c'est que cette autorité possède la légitimité de décider quelles sexualités, quelles relations sociales nous pouvons, ou ne pouvons pas, avoir. Certaines personnes salueront cette décision et se l'approprieront en se déclarant défenseuses de l'hétérosexualité et pourfendeur des «déviances». D'autres s'insurgeront, et se lanceront dans tout un tas de luttes pour changer cette décision en réformant le pouvoir en place. Peu importe que l'on pense que la décision soit juste ou injuste, dans les deux cas, la légitimité du pouvoir à s'ingérer dans nos vies est acceptée et banalisée. Très vite le débat est monopolisé entre les conservateurs qui seront contre l'homosexualité et les progressistes qui seront pour l'homosexualité, les deux faisant systématiquement disparaître une critique

anarchiste contre le fait même qu'une autorité soit dans une position de pouvoir qui lui permet de prendre une telle décision.

La notion même de genre s'insère à mes yeux dans ce champ de bataille, sous forme de domestication pré-natale. Avant même de naître, la société va définir notre genre social et à travers cela si l'on sera traité comme une fille ou comme un garçon. C'est la première expérience sociale que nous faisons dans nos vies, par laquelle nous sommes dépossédé.e.s de notre autodétermination. L'assignation de genre nous procure, littéralement dans le berceau, l'apprentissage qu'une autorité a le pouvoir de décider de nos vies. Ça sera ensuite à nous de nous y adapter en rendant nos vies conforme aux attentes de l'autorité en question. Il s'agira d'être une «vraie fille» ou un «vrai mec» avec toutes les variations que cela comporte selon le contexte social dans lequel on se trouve. L'orientation sexuelle ou encore la nationalité sont d'autres exemples de domination qui nous sont imposées dès nos premières années.

Ce que je souhaite souligner ici, c'est que la sexualité est utilisée depuis longtemps comme cheval de Troie afin de normaliser l'idée qu'une autorité est légitime à déterminer à notre place la manière dont nous devons mener nos existences. Qui peut s'habiller de quelle manière, avec qui sommes nous autorisé.e.s à créer quelles types de relations et bien sûr ce que nous devons ou non faire de notre sexualité. Le travail du sexe et la féroce répression sociale et juridique qui l'accompagne, s'insère parfaitement dans le champ de bataille mondiale qu'est la sexualité. Comme on va le voir tout de suite, ce n'est pourtant pas une fatalité et l'humanité a déjà expérimenté d'autres formes de vivre ensemble.

# L'excentricité au fil de l'histoire

Dans le livre «Au commencement était... une autre histoire de l'humanité», David Graeber & David Wengrow retracent les origines des sociétés humaines et des inégalités sociales. Parmi beaucoup d'informations intéressantes, les auteurs montrent comment au fil de l'histoire, les sociétés humaines ont traité l'excentricité – le fait de dévier de la norme. L'existence même du concept d'excentricité dans une société suppose que cette société est structurée par des normes sociales dictant ce qui est un comportement normal et attendu et ce qui sera perçu comme anormal et déviant. On pourrait classer ces différences de traitement de l'excentricité en trois catégories culturelles distinctes.

## • 1. Avoir un avis

Dans ce cas, les normes établies font que la majorité des gens vivent de la même manière en suivant les mêmes normes et les mêmes codes sociaux. Lorsqu'une personne s'en éloigne, les autres le remarquent, on en parle et chacun.e à un avis sur la question. Plutôt que de l'hostilité, l'excentricité va susciter de la curiosité, de l'inspiration voire de la vénération. Les personnes sortant du rang peuvent parfois devenir des figures spirituelles chez lesquelles on peut aller puiser des talents et des idées nouvelles en

cas de crises ou d'évènements inattendus qui touchent la communauté

## • 2. Juger

Ici, les personnes qui sortent du cadre – par exemple en refusant de se plier au rituel destiné à apaiser les dieux ou simplement en se comportant de manière anormale par rapport à la croyance de la majorité – font l'objet de moquerie. Leurs proches tremblent à l'idée des complications que vont devoir endurer de telles personnes ou du châtement divin qui va s'abattre sur celles qui s'éloignent du droit chemin. Les personnes excentriques sont utilisées pour renforcer la cohésion de la société, en fournissant des exemples concrets de ce qu'il ne faut pas faire si l'on souhaite se comporter de manière normale. Par contre, ça ne viendrait à l'idée de personne d'aller punir les personnes sortantes de la norme ou d'investir du temps et de l'énergie à les forcer à rentrer dans le rang. Il est acté que la société n'est ni responsable ni concernée par le fait que certaines personnes font des choix de vies considérés comme anormaux.

## • 3 : Intervenir

C'est historiquement la voie dans laquelle se sont engagées nos sociétés depuis belle

lurette. Des normes sociales sont établies clairement, souvent même cadrées par des lois. Quand une personne s'en éloigne, elle subit une grande stigmatisation sociale et doit faire face à une répression féroce. Les membres de la communauté se sentent directement concernés par la manière dont autrui vit sa vie et se donnent la responsabilité d'intervenir, de punir et d'éduquer toute personne dont on ne ferait que soupçonner qu'il puisse avoir le culot de s'éloigner de la norme. C'est sur ce modèle que les sorcières sont brûlées, que les impurs sont lapidé.e.x.s, et que les déviant.x.e.s sont jeté.x.e.s en prison. L'hostilité mondiale envers les personnes queers s'inscrit directement dans ce troisième modèle. D'ailleurs le terme même de queer est né d'une insulte envers les personnes qui brisent les normes en vigueur.



Constater ces différentes approches culturelles permet de prendre un peu de recul sur la manière dont sont aujourd'hui traitées les personnes qui dévient de ce qui est considéré comme normal. Ça permet de comprendre l'importance et la profondeur de la construction sociale qui pousse aujourd'hui tant de personnes à se sentir concernées et même impliquées par ce que d'autres font avec leurs corps et leurs sexualités. Si nos civilisations avaient pris un autre chemin, ces aspects pourraient être considérés aussi peu pertinents de savoir quelle est ma couleur préférée.

Le travail du sexe est une pratique décriée par la morale ambiante et en cela il s'ancre entièrement dans le spectre de l'excentricité. C'est cela qui justifie la lutte punitive à son encontre. Je reviendrai plus tard sur la manière dont ce combat est mené. Pour l'instant, revenons à la sexualité... ou plutôt aux multiples sexualités.



## SEXUALITÉ(S)

---

Une chose que j'ai apprise, autant grâce au travail du sexe qu'au travers du **BDSM**, c'est que la notion de sexualité est complètement relative à la personne qui en parle. Force est de constater que ni les doctrines religieuses, ni la culture pornographique n'ont réussi à imposer une vision unique de ce que la sexualité devrait ou ne devrait pas être.

Chaque personne définit pour soi-même où commence et où s'arrête la sexualité. Pour certain.e.x.s de mes ami.x.e.s par exemple,

parler de sexe, c'est déjà partager un moment d'intimité sexuelle alors que pour d'autres, il est tout à fait possible d'avoir un contact physique incluant de la génitalité sans que cela soit forcément synonyme de contact sexuel. Dans mon travail, j'ai eu de nombreuses interactions avec des client.x.e.s sans pour autant ressentir moi même une tension sexuelle – alors que mes client.e.x.s oui. Si je suis avec un.x.e client.x.e qui prend son pied mais que moi je simule une attitude et un plaisir sexuel sans en avoir, suis-je

vraiment en train d'avoir du sexe ? Est-ce qu'il suffit qu'une personne vive un moment sexuel pour que cela inclue forcément les autres personnes impliquées dans l'action ? Dans ce cas quid des moments sexuels imposés comme l'exhibition devant des personnes non-consentantes ? Pour l'exhibitionniste, il s'agit indéniablement d'un moment sexuel alors que les personnes non-consentantes peuvent à juste titre le ressentir comme une agression.

Je ne pense pas que la sexualité nécessite une réciprocité. À mes yeux, elle peut tout autant être un état partagé qu'une dynamique unilatérale même lorsque plusieurs personnes sont impliquées. À mon avis, ce n'est pas quelque chose de problématique, du moment que c'est conscientisé. C'est ce qui me permet par exemple de créer un instant de complicité avec des personnes (client.x.e.s comme amant.x.e.s) ayant des fantasmes qui ne sont pas les miens. Par exemple laisser un.x.e client.x.e me lécher les pieds et lui assurer un voyage dans le monde du plaisir là où moi je ne sors pas d'un cadre purement professionnel. En réalité, la sexualité est un terrain d'exploration infini et il dépend de chaque personne d'en définir les contours.

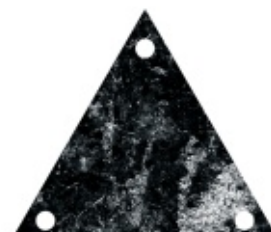
Une fois de plus, on se retrouve avec deux approches antagonistes du monde. D'un côté du spectre, une vision où la sexualité est aussi multiple et diverse que sont les humains, où chaque personne explore en continu ce qui relève ou non de sa sexualité et comment la vivre. Un vaste monde chaotique rempli de personnes qui s'autodéterminent en se construisant contre, en dehors ou avec les normes hégémoniques... selon leurs choix.

De l'autre côté, tout un tas d'institutions, de lois, de codes moraux et de normes sociales cherchant à s'arroger une position d'autorité pour décider de ce que serait la vraie sexualité universelle. Selon les normes du moment, il pourra s'agir uniquement de l'usage des parties génitales, de la

pénétration, d'une volonté de procréer ou encore d'un binôme hétérosexuel.

C'est évidemment cette dernière vision qui domine et structure nos sociétés actuelles. Et cela contribue à la hiérarchisation des différents aspects du travail du sexe dont je parlais plus haut. Plus un aspect sexuel est projeté sur une manière de travailler et plus ce sera considéré comme sale, indigne et moralement condamnable. Les escortes qui couchent avec leur client.x.e.s seront plus dévalorisé.x.e.s que les cam-girls qui se masturbent devant une caméra, qui seront tout de même considéré.x.e.s comme moins dignes que les strip-teaseuses qui dansent nu.x.e.s devant leur client.x.e.s, elleux-mêmes néanmoins moins respecté.e.x.s que les personnes qui prennent des cours de pole-dance en tant que hobby, qui seront quand même regardées avec méfiances par le reste de la société pour qui le pole-dance restera toujours un peu un truc de putes.

Au final, je ne trouve pas très relevant de savoir si les personnes TdS vivent un instant sexuel dans leur travail ou non. Ça me paraît évident que certain.x.e.s oui d'autres non, certaines fois oui, d'autres fois non. Si l'on reconnaît que des personnes peuvent sexualiser une pratique ou un moment sans que cela soit partagé par leur vis-à-vis, il devient clair que la sexualité est une projection subjective qui ne peut pas être définie par l'extérieur. Plutôt que de définir où commence et où s'arrête la sexualité il me paraît plus important de se poser la question de savoir où commence et où s'arrête la notion de travail et de contrainte. En fait dans travail du sexe, le sexe a de l'importance uniquement dû au jugement moral qu'appose la société sur le fait d'utiliser la sexualité comme monnaie d'échange. On nomme ce jugement moral la stigmatisation et ce sera l'objet du prochain chapitre.



# Contribution N°5

France - Monique Hévoux – Reçu en français suite à l'appel à témoignage du Projet-Evasions

## Tds, capitalisme et anarchisme

*Donnez moi ce dont j'ai besoin et vous aurez de moi ce dont vous avez besoin vous même.*

*A. Smith, la richesse des nations (1776)*

On ne sait pas de quel échange en particulier parle ici ce bon vieil Adam, mais il est clair pour moi, qu'échange économique sexuel ou pas, cette phrase est la définition même de la prostitution. Considérant que ce dont a toujours besoin un lord libéral, c'est de la force de travail d'autrui. Cette phrase est aussi pour moi (et pour Adam je le crains) la définition même du capitalisme. Le capitalisme c'est donc la prostitution du corps des pauvres au profit d'une classe de gros richoux pas très nombreux.

C'est un avis sans doute très personnel, mais je ne vois

qu'assez peu de différence entre un mineur du 18e à Newcastle et une fille publique à Paris en 1762, si ce n'est la tâche à accomplir en tant que telle. Aucun des deux ne mangera à sa faim, n'aura de logement digne, iels mourront très jeunes, d'un coup de grisou ou d'une syphilis et leur corps ne sera jamais que la propriété d'un autre.

Le travail en système capitaliste est alors par essence de la prostitution.

Au 18e, à Paris, pour parler de prostitution, on parlait littéralement de métier de chair, et la problématique principale était non pas de criminaliser les Tds, mais les clients issus du clergé. La dimension d'échange économique n'apparaît pas à cette période au cœur du "délict de prostitution". Ce qui semble

caractériser ce délict est plutôt son aspect de notoriété, de publicité, en gros: le scandale. Une ordonnance de police à Paris en 1778 interdit bien de « raccrocher » dans les rues, mais le travail du sexe reste parfaitement toléré dans les maisons. (Décret qui inspirera sans doute Sarkozy et son délict de racolage passif des siècles plus tard).

C'est donc petit à petit que, vers la fin du 19e, dans le monde occidental, le travail du sexe n'est plus considéré comme un travail, mais une dépravation, une preuve de mauvaise vie.

J'y vois un lien très net avec l'invention de l'amour romantique et le mythe du mariage d'amour, annulant la réalité du mariage comme un contrat entre deux partis.

Le travail du sexe devient à ce moment là de l'histoire capitaliste une histoire de morale et non plus une histoire de thune. C'est aussi à cette période que l'on commence en France, à parler de Prostituées\*, et non plus de fille de prostitution. L'absence de lien sémantique entre travail et prostitution va perdurer quasiment 1 siècle, jusqu'à ce que dans les années 70, Carole Leigh (the scarlot Harlot, notre mère à toustex <3) décide de nommer les choses par leurs noms et d'appeler les échanges économiques sexuels sex work. Son but était notamment de réconcilier ses objectifs féministes avec la réalité de réification des corps dans le cadre du TdS, et du même coup, instaurer un climat de tolérance dans les milieux féministes radicaux pour les femmes qui travaillent dans l'industrie du sexe.

Cette problématique sémantique a toujours cours aujourd'hui, en tout cas en France, où l'état considère les travailleuses et travailleurs du sexe comme victime d'un

système prostitutionnel. Donc, c'est pas un taf.

Voilà donc que longtemps j'ai cru (longtemps = 8/10 ans) que j'étais TdS car un peu feignante, pauvre, suffisamment traumatisée par la violence de mon père et autre viols pour louer différentes parties de mon corps sans que cela m'affecte d'une quelconque mesure. J'en avait marre de n'avoir accès qu'à des tafs alimentaires abrutissant qui faisaient qu'à 19h30, mon cerveau était si fondu que je ne pouvais même plus lire un roman de gare.

Ça m'arrangeait bien de jamais avoir à me lever le matin, car j'ai horreur du matin. Pis le TdS me rapportait suffisamment pour ne jamais avoir à bosser ailleurs, de ne pas demander le rsa et me laissait plein de temps pour vaquer — à — de — diverses occupations. Tels que monter des projets à tendance autogestionnaire, faire des petit tours de France des zads et autre lieux collectifs plus ou moins légaux et surtout faire de l'art, de l'art pour l'art, de

l'art pour la politique, de l'art pour nous, les pauvres, les anars, les freaks...

Toussa aura du me mettre la puce à l'oreille, il n'y avait que peu à voir avec une question de fainéantise. La question des traumas corporels était valable au début. Pour me lancer dans le bain, il m'était certes beaucoup plus pratique de ne pas considérer mon corps comme un corps, ni comme à moi. Mais j'ai dépassé ça et plutôt j'aime bien que mon corps soit à moi\*\*.

Hypothèse donc peu valable depuis un petit temps.

Il y a eu la 1er étape où lors du Covid, j'ai découvert les joie du rsa et du flicage intense qui allait avec, j'ai vu cet argent versé par l'état non comme un droit ou une aide sociale visant à lutter contre la pauvreté, mais comme la vente de diverse informations intimes me concernant à l'état français, et que je n'avais rien à redire sur leur utilisation si je percevais un centime de la belle région d'Occitanie.

Puis la question de la professionnalisation artistique.

Et c'est là que j'ai compris.

### Je suis TdS car anarchiste

C'est pour moi le moyen le plus efficace pour pouvoir vivre un minimum dignement, tenter de construire des alternatives au monde de plus en plus libéral et fasciste qui nous entoure (nous submerge à ce stade) et bien sur, de faire de l'art comme je l'entends. Soit complètement en dehors des logiques marchande et de succès. Ce que j'aime, c'est tester, bricoler, découvrir de nouveaux medium, dire les choses importantes d'une façon moins pesante... Mais devoir le vendre, le changer pour qu'il plaise plus, au plus grand nombre au risque d'en perdre tout sens, non, ça ne m'intéresse pas.

Depuis quelques temps, j'ai même l'impression que de bénéficier d'un argent vu comme sale par la société me permet de jamais penser à le capitaliser. Cet argent j'ai à cœur de le partager, j'aime qu'il sorte d'une banque pour ne jamais atterrir sur mon compte. Je crois que le seul vrai ruissellement que j'ai vu, c'est chez les putes anar et les

voleuses. Le partage devient une norme. Pis si y en a plus, on va bosser une heure et c'est reparti.

Aujourd'hui, je me sens presque privilégiée de pouvoir avoir accès à ce taf tellement il me permet de vivre la vie dont j'ai envie, dont j'ai besoin. Il me permet, étrangement, de ne pas me sentir esclave d'un système où l'argent est notre maître à toustes, et de mon point de vue, c'est une forme de luxe.

Le fait de ne quasi jamais avoir eu accès à de la thunes et zéro perspective d'héritage rend sans doute ma notion de luxe assez biaisée et je ne dirais sans doute pas ça si j'avais des diplômes me permettant de faire autre chose que caissière ou animatrice de vente en charcuterie. Mais je n'ai pas ces diplômes...

Pour conclure, louer mon cul me coûte bien moins cher que de Prostituer mon art et mon éthique politique, alors vive la puterie tant que le capitalisme sera notre système, vive la liberté et l'anarchie.



\*je ne considère absolument pas la question du travail du sexe dans les milieux homosexuels masculin comme une apparitions soudaine du

20e siècle, mais les rapports de police de l'époque apparemment si. Je n'ai d'ailleurs trouvé aucune mention de garçon de prostitution, quand bien même on été trouvé dans les archives de la bastille de nombreux dossiers de prêtres condamnés pour sodomie.

\*\*pour moi, mes différents trauma m'ont appris à me dissocier de mon corps quand j'en avais besoin. Dans la même logique que dans le livre Baise Moi de Despentès: les choses ont l'importance qu'on leur donne. Dans le travail du sexe, je ne vends nullement mon intimité, au moment d'une passe, mon corps n'est absolument rien d'autre que l'objet de mon choix: une chose vide que je fais très bien semblant d'habiter.

\*\*\*Histoire de pouvoir capter d'où je parle: je suis TdS depuis 12 ans, j'habite entre squat et lieux collectifs TransPédéGouine. Je définis comme anarchiste depuis une quinzaine d'années après avoir tenté le trotskisme (mais la libération par le travail, comment dire, je n'y crois absolument pas ;)). Je viens d'une famille pauvre, j'ai pas de diplôme au-delà du bac et je pense que tout est politique.

# STIGMATISATION



*Tout le monde connaît au moins un.x.e TdS dans son entourage mais peu en ont conscience.*

Citation courante entre TdS

La stigmatisation, c'est quand la majorité de la société jette un jugement de valeur négatif sur une catégorie sociale précise. Dans tout stigma il y a d'abord une généralisation, un effacement des nuances, des contradictions, de l'individualité au détriment d'une identité collective : les putes. La personne stigmatisée devient la cible de préjugés et de discriminations et l'imperfection qui lui est reprochée présume d'en cacher d'autres. C'est de ce phénomène que va naître l'amalgame entre homosexualité et pédocriminalité ou entre personnes racisées et criminalité.

Je pense qu'une des raisons pour laquelle nos sociétés stigmatisent autant les TdS se trouve dans la construction sociale qui place un lien entre nos sexualités et nos identités. Il s'agit de l'idée que la manière de vivre notre sexualité va nous définir en tant qu'humain. On revient ici au fait que dans nos organisations sociales patriarcales, la sexualité est utilisée comme un outil de contrôle au service des différentes formes d'autorités en place, allant du père de famille jusqu'au gouvernement.

Mais la haine des TdS se situe également dans le continuum de la haine des femmes et des déviant.x.e.s. La stigmatisation adressée

aux travailleuses du sexe se construit de manière très genrée et est profondément entremêlée à beaucoup d'autres formes de stigmatisation.

L'identité sociale féminine est depuis longtemps profondément liée à la sexualité. Différentes normes et institutions comme l'hétérosexualité, le romantisme, le mariage ou encore la monogamie se sont assurées le contrôle sur le corps des femmes et leur capacité reproductrice, basé sur un système de valeur. Un corps que le patriarcat veut vierge, jusqu'à son insertion dans la famille nucléaire pour y mener des tâches reproductive tout en étant sexuellement fidèle au seul conjoint légitime. Historiquement, la valeur sociale d'une personne assignée femme s'est construite sur sa sexualité. Si elle a eu du sexe hors mariage, elle est considérée comme souillée. Historiquement toujours, la situation d'échange entre disponibilité sexuelle et avantage économique existe depuis longtemps et n'est pas propre au travail du sexe. Les travailleuses du sexe sortent cet échange en dehors de l'institution du mariage, du romantisme et de la norme monogame. Et c'est ce qu'il leur est reproché à travers la stigmatisation qu'elles rencontrent. Ne s'étant pas insérées dans les rôles de jeune fille vierge ou d'épouse fidèle, la société leur reproche leur manque de vertus et leur vie de débauche.

Quant à l'identité masculine, de ce que j'en ai

compris de par ma propre éducation, c'est qu'elle se construit surtout par opposition à l'identité féminine. Est masculin, ce qui n'est pas féminin. De là, mes souvenirs de cour de récréation où l'on se moquait de moi en me traitant de fillette lorsque je montrais des signes de faiblesse, de tristesse ou d'autres émotions vues comme féminines. Pour être reconnu comme viril et masculin, il fallait ne pas être considéré comme féminin mais aussi éviter tout contact sexuel ou de tendresse avec d'autres hommes. Le pire du pire étant de se faire pénétrer puisque cela est sensé être une pratique entièrement destinée aux femmes. Se faire traiter de pédé ou d'enculé renvoyait à l'absence de comportement masculin et à une proximité d'un comportement vu comme féminin. Avoir un comportement masculin et donc être reconnu comme un homme nécessite l'absence de comportement vu comme féminin tout autant que de se placer dans une position de domination, sexuellement comme économiquement. Tout comportement déviant de la norme masculine, amène un doute sur l'identité masculine et donc sur la valeur de la personne en question. Être homosexuel ou bisexuel, se faire pénétrer – peu importe d'ailleurs que ce soit par des partenaires féminins ou masculins –, être financièrement entretenu ou encore montrer des fragilités émotionnelles amènent à la mise en danger du statut de masculinité. Le travail du sexe, traditionnellement vu comme une pratique féminine, se situe à l'intersection de la stigmatisation qu'amène cette perte de masculinité et de celle qu'amène l'homosexualité.

Nous vivons dans des sociétés organisées de manière hiérarchique. Les humains y sont continuellement divisé.x.e.s en différentes catégories sociales : genre, apparence, nationalité, profession et ainsi de suite. Les normes et constructions sociales qui structurent notre vivre ensemble apposent sur chaque catégorie sociale une valeur différente. La stigmatisation représente la perte de valeur au yeux du reste de la

société. Une perte de valeur qui va avoir des conséquences très matérielles comme l'exclusion sociale ou la répression juridique mais aussi des agressions physiques pouvant aller jusqu'au meurtre. La stigmatisation apposée sur une catégorie sociale est l'ingrédient qui la transforme en catégorie vulnérable.

La stigmatisation du travail du sexe est une histoire de filtre. A partir du moment où la société décide que le travail du sexe est immoral, tout regard qui y est apposé va être imprégné d'un filtre profondément négatif.

On reprochera par exemple aux TdS de faire semblant, de vendre un plaisir qui est simulé, bref de jouer un rôle, alors que l'on saluera les peuples, actrices et influenceuses pour qui la simulation est un fond de commerce tout à fait assumé et respecté. Quand des TdS disent créer une distance émotionnelle avec leur client.x.e.s, de grandes théories sont élaborées sur la perte de soi et la dissociation obligée qu'amènerait le fait que le travail du sexe est tellement indigne qu'il n'est pas possible de faire autrement que de fuir son propre corps. Le même phénomène de distance émotionnelle mis en place par des psychothérapeutes envers leurs patiente.x.s. sera par contre accueilli comme une saine distance et une marque de professionnalisme. Quand des TdS clament haut et fort avoir fait un choix conscient quand à leur activité professionnelle, iels seront accusé.e.s d'être des suppôts de la domination masculine ayant internalisé et normalisé le fait que leur corps deviennent des objets de désir marchand. C'est pourtant le propre du travail que de vendre son corps, sa force de travail et son temps. N'est-ce pas notre corps qu'on vend quand on va travailler en cuisine<sup>7</sup> ? N'est-ce pas nos cerveaux que l'on

---

7. A bas les restaurant, 2006, Prole.info

vend quand on fait de la comptabilité ? Est-ce que l'on s'accorde à dire que chaque personne qui travaille est un suppôt du capital ayant internalisé et normalisé le fait que son corps devienne un outil de travail au service du patronat ? Vendre nos cerveaux et nos muscles oui. Vendre nos sexes, non.

La condamnation des travailleuses du sexe fait abstraction de la présence du capitalisme dans nos vies. Elle fait abstraction du racisme et du patriarcat qui entraînent une inégalité de possibilités dans nos choix face à la nécessité de trouver de l'argent pour vivre. Elle fait abstraction des frontières qui vont définir qui reçoit ou non une autorisation de séjour et un droit de travailler et qui n'en a pas. En cela elle est profondément hypocrite.

## Pas concerné ?

Un peu comme «ne pas voir les couleurs» revient souvent à rester aveugle à nos propres biais racistes, penser que la culture putophobe de nos sociétés n'aie pas eu d'influence sur nous toustes – TdS comme non-TdS – me semble un au mieux optimiste, ou pire naïf. Demandez-vous par exemple comment vous réagiriez si votre enfant, votre meilleur ami.x.e ou votre partenaire de vie vous informe vouloir

faire du travail du sexe. Quelle serait votre réaction ? Comment assumeriez-vous cette position en public ?

Pour creuser ce thème, je renvoie à l'excellente brochure «So you'r dating a sexworker ?» de Alice Danger & Emy Phoenix du Collectif berlinois Hydra. Et je remercie tous mes proches qui l'ont lu.





## SORTIR DE L'OMBRE

S'arrêter sur la stigmatisation qui nous touche serait un peu triste, raison pour laquelle j'ai envie d'approfondir ici quelques idées pratiques qui peuvent aider à dépasser la situation actuelle.

Je vois deux acteurs majoritaires s'engager dans les luttes contre la stigmatisation du travail du sexe. Il y a bien sûr les personnes TdS elleux-même, qui en s'exposant sous les projecteurs prennent l'espace public pour parler de leurs réalités et partager leurs vécus en contrant ainsi le discours hostile ambiant. Cela peut se matérialiser sous forme de podcasts, livres, conférences, travail associatifs, auto-organisation des TdS en collectifs ou d'initiatives comme le présent ouvrage. Il s'agit de TdS qui s'organisent, prennent la parole et se défendent.

Ensuite il y a les soutiens qui s'impliquent dans des associations et organisations soutenant matériellement les TdS et se faisant relai de leur position auprès du public. Il peut tout autant s'agir d'organiser une permanence médicale pour les personnes TdS que de dynamique de lobbying visant à amener une réforme plus clémente quant à la manière dont le pouvoir exerce son autorité envers les TdS. Il est fréquent que des TdS ou d'ancien.x.nes TdS soient également présent.e.x.s dans ces structures et c'est tant mieux.

Dans les deux cas, pour changer la stigmatisation sociale, prendre la place et sortir de l'ombre aide à normaliser ce qui est jusqu'ici déconsidéré et marginalisé.

Il y a encore un troisième groupe, très peu mentionné, mais à qui j'attribue un rôle important dans cette lutte : nos proches, nos ami.x.e.s, nos familles et même nos client.e.x.s. Dans mon entourage proche, je suis la seule personne à être TdS – du moins à ma connaissance, n'oublions pas que le TdS est très souvent une activité dissimulée. C'est moi qui, partout où je vais révéler mon activité, vais faire face aux réactions de jugement, de dégoût, de condamnation, de distanciation et dépenser mon énergie à faire de la pédagogie, à me défendre, à expliquer, à rassurer. C'est la crainte d'une perte de valeur aux yeux de mes proches qui peut me retenir de leur partager mon activité de TdS. C'est la crainte d'une réaction hostile ou de dégoût qui peut me retenir de la partager à des inconnus. C'est l'anticipation de la stigmatisation qui va faire que j'entretiens moi-même le tabou autour de mon activité, la maintenant ainsi dans la marge de la normalité. Lorsque je dépasse mes craintes en me lançant dans l'exercice, je le fais, car je sais que cela contribue à la normalisation et donc à la dé-stigmatisation du travail du sexe. Il semble que, puisque je suis la seule personne TdS présente, c'est à moi qu'incombe cet effort.

Pourtant, je ne suis pas la seule personne concernée par la stigmatisation du travail du sexe. Toute mes relations proche le sont également indirectement et peuvent légitimement en parler en leur nom, depuis leur place. J'ai autour de moi, des personnes qui aiment un.x.e TdS, qui vivent avec un.x.e TdS, qui sont engagées dans des projets politiques avec un.x.e TdS, qui connaissent un.x.e TdS depuis son enfance et ainsi de suite.

Je ne demande pas aux personnes voulant être solidaire avec moi de parler en mon nom mais de parler depuis leur propre place. *«Oui, une personne que j'aime est TdS et voila comment je le vis, oui mon frère gagne sa vie avec le travail du sexe et voila ce que cela représente pour moi, oui je vis avec une personne TdS et je te parle volontiers de ce que cette expérience m'a apprise»*. Si tous mes ami.x.e.s parlaient du travail du sexe, je passerais moins pour un.x.e alien lorsque je répons honnêtement à la question *«et toi tu fais quoi dans la vie ?»*. Bien sûr, cette forme de soutien doit se discuter en amont avec la personne TdS concernée, pour ne pas prendre le risque de **outer** la personne contre sa volonté.

En plus d'être une attitude solidaire, se positionner publiquement comme étant en lien avec une personne TdS enlève un poids de mes épaules et m'épargne un effort social – en plus du risque encouru à se outer publiquement lors de discussions autour du travail du sexe. Plus d'autres gens s'attellent aux discussions interminables sur est-ce que le TdS est moral ou non, est un vrai travail ou non, est dégoûtant ou non, est dangereux ou non et moins j'aurai à m'y exposer moi-même. Il s'agit de contribuer à la normalisation du travail du sexe en s'exposant à notre place et avec un risque nettement moindre que nous TdS encourageons. Quand mes proches collent un sticker *«Someone I love is a sexworker»* sur leur ordinateur, mon cœur le ressent comme une preuve d'amour.

De plus, normaliser socialement le fait d'être travailleuse du sexe passe nécessairement par normaliser le fait de

consommer les services que nous offrons. Ici aussi se joue une bataille de l'imaginaire. Les courants abolitionnistes présentent consciemment une seule et même image du client (les clientes et personnes queers sont sciemment invisibilisés) : celle d'un vieil homme dégoûtant, forcément pervers et malhonnête. Pourtant, c'est loin d'être le cas. Les client.x.e.s des TdS ont des profils et des contextes tout autant divers que les TdS elleux-même. Et parfois nos ami.x.e.s peuvent également être client.x.e.s. Il m'est arrivé deux fois que des ami.x.e.s – chaque fois des personnes queers ancré dans les milieux féministes – me partagent avoir eu recours à une personne TdS. Les deux fois, j'ai ressenti un réel sentiment de valorisation quand à ce que nous, TdS, proposons : du plaisir sexuel. Au sein de la communauté politique dans laquelle j'évolue, on recourt à nos ami.x.es informaticien.x.nes quand on galère avec nos ordi et on appelle nos ami.x.es mécanicien.x.nes pour faire des checks sur nos voitures. Le savoir que nous apportent ces personnes est reconnu, valorisé et sollicité. Dès fois iels nous donnent des conseils ou des coups de main gratuitement ou à prix libre, dès fois on les rémunères pleinement. Agir de la même manière avec le travail du sexe permet d'agir au sein de nos propres communautés contre la stigmatisation visant les TdS. Il peut s'agir de valoriser les compétences sociales que nous donne l'expérience du travail du sexe, la compréhension des rapports de classes, de race et de genre, les connaissances que nous avons en terme de séparation d'identités, de protection de notre vie privée, de sécurité numérique ou en reconnaissant le ruissellement d'expériences que nous amenons dans les milieux queers, féministes, sex-positif et militant. Mais cela se fait également en normalisant le fait de recourir à nos services.

Si si vous avez bien lu, c'est bien ici un appel à solliciter vos connaissances TdS, lorsque vous avez envie d'acheter du plaisir sexuel, avec la même normalité que d'aller vous faire couper les cheveux chez vos potes coiffeuses

# Contribution N°6

Allemagne - Reçu en anglais suite à l'appel à témoignage du Projet-Evasions

*Nous documentons ici certaines des nombreuses réflexions et points de discussion développés par quatre travailleuses du sexe lors d'une table ronde organisée en février 2025 à Leipzig, en Allemagne. Les TdS se sont réunies autour de la question suivante : que peuvent apprendre les militant.x.e.s des communautés de TdS ?*

**1**

\* Comment fonctionnent nos communautés ? Elles ont toutes un point commun : nous transmettons notre savoir de génération en génération. Comment travailler, où travailler, quels sont les tarifs. Comment prendre soin de nous-mêmes, de notre santé, de notre psychisme, de notre âme. Les putes plus âgé.x.e.s nous l'ont appris, quand nous étions jeune.x.s et naïv.x.e.s. Quand nous avons quelques centaines de client.x.e.s à notre actif, nous transmettons notre savoir aux plus jeunes.

**2**

\* Nous faisons cela par amour, mais aussi par pragmatisme : lorsqu'un.x.e autre pute est à terre et brisé.e.x, les client.x.e.s nous brisent aussi. Lorsqu'un.x.e autre pute est fort.x.e et maître de soi-même, aucun.x.e client.x.e ne peut nous contrôler. L'isolement est dangereux. Le partage des compétences est une pratique collective sans laquelle nous ne pourrions survivre.

**3**

\* Dans le contexte allemand, certaines formes de travail du sexe sont légalisées. Mais la distinction entre les TdS légaux et illégaux est circonstancielle. C'est la différence entre cette rue, où il est légal de vendre des services sexuels, et celle-là, où ce n'est pas le cas. La différence entre ce passeport, qui permet au TdS de voyager librement, et celui-ci, qui ne le permet pas. En Allemagne, la fine membrane d'un préservatif

peut faire la différence entre la vente légale et illégale de services sexuels. Même pour les TdS qui sont capables et disposé.x.e.s à se conformer aux limites étroites de la légalité, nous ne sommes jamais qu'à un BBBJ prêt (blowjob sans préservatif) à transgresser la loi.

**4**

\* Ergo : même si nous luttons pour la dépénalisation, nous comprenons que nous sommes des criminel.x.less. Vendre du sexe, c'est se forger une existence là où nous ne sommes pas censés exister. C'est là le cœur de notre relation avec, ou contre, l'État : nous ne sommes pas censés exister. Nous n'avons pratiquement aucun contrôle sur la décision de nous considérer ou non comme légaux. Dans cette position, les TdS en tant que communauté ne peuvent pas devenir légaux.

**5**

\* Il n'existe aucune loi sur cette terre qui puisse garantir la liberté et la sécurité à toutes les travailleuses et tous les travailleurs du sexe. Pour les anarchistes, le travail du sexe doit toujours être compris en relation avec le vagabondage, le fait de dormir dans la rue, le vol à la tire, la fraude fiscale, la violation des conditions d'utilisation des hôtels, la violation des contrats de location, la consommation de drogues, le trafic de drogues, les traitements médicaux et esthétiques non autorisés, le franchissement illégal des frontières nationales et, bien sûr, toujours et à jamais : l'indécence publique.

**6**

\* Pour certain.x.es d'entre nous, les crimes d'agression et d'homicide involontaire ont dû être commis pour survivre.

**7**

\* L'action directe n'est pas une notion abstraite pour nous.

**8**

\* Alors, tout en luttant contre la stigmatisation des putés, nous gardons à l'esprit que nous ne pouvons pas lutter pour devenir gentil.x.les, propres et respectables.

**9**

\* Nous sommes la seule communauté au monde à comprendre que nous n'avons rien à gagner à protéger l'honneur des hommes mariés. Nous ne croyons pas non plus à l'honneur des femmes mariées. Lorsqu'un.x.e client.x.e tente de nous nuire, nous disposons de systèmes qui permettent de faire connaître son visage à tout le monde. Nous nous mettons en garde les un.x.es les autres contre les clients violents et les manœuvres de la police, même si nous nous détestons ou nous critiquons activement les un.x.es les autres.

**10**

\* Peu importe que nous vous apprécions ou non. Si vous êtes pute, vous êtes comme nous. Un.x.e client.x.e qui vous

fait du mal, nous fait du mal. Nous n'avons d'autre choix que de nous ranger de votre côté contre ce.tte client.x.e. Il en va de même avec la police.

**11**

\* Mais les client.x.es et les flics ne sont pas les seuls à parfois souhaiter notre mort. Nos conjoint.x.es, nos amant.x.es et nos proches peuvent aussi le vouloir. Le danger de la violence intime fait partie de notre vie et nous savons que la stigmatisation, la honte et le déni de ce danger nous mettent en danger.

**12**

\* Lorsque vous nous parlerez de votre agresseuse, nous vous croirons. Nous ne vous jugerons pas. Nous ne vous poserons pas de questions. Sommes-nous de meilleures personnes, de meilleures féministes ? Non. C'est simplement que nous n'avons rien à gagner à travers le déni.

# Contribution N°7

Allemagne - Anonyme – Reçu en allemand suite à l'appel à témoignage du Projet-Evasions

## « militant.x.e bonasse – maintenant près de chez toi ! »

Ce texte traite du dépassement des limites dans la communication et du manque de prise de responsabilité sur ses actes.

J'aimerais partager une expérience qui m'est arrivée l'été dernier dans le cadre d'un contact avec un client. Déjà parce que je la trouve assez drôle, mais aussi parce qu'elle symbolise pour moi la relation des personnes de gauche avec le travail du sexe.

Tout a commencé lorsque après que j'aie publié une annonce sur une plateforme en ligne et que cette dernière aie rencontré un certain succès. J'ai reçu un message qui disait en gros : « Je trouve ton annonce sexy, même si ce n'est pas tout à fait ce que je recherche. Mais ça conviendrait parfaitement à un de mes potes. »

Un peu irrité.x.e mais aussi curieu.x.se, je lui ai donné un contact afin que son ami puisse m'écrire s'il était réellement intéressé. Peu de temps après, j'ai effectivement reçu un message de Matze\* m'informant que son ami lui avait dit de m'écrire.

Il est rapidement apparu que Matze ne savait pas que le contact avait été établi sur une plateforme de travail du sexe et j'ai très vite eu l'impression d'être victime d'une blague. Mais la situation m'a ensuite surpris à deux égards. Tout d'abord, j'ai remarqué que j'avais atterri sur le compte professionnel d'un artiste, ce qui m'a permis de découvrir le profil artistique de Matze sur les réseaux sociaux. On y voyait, affiché dans sa description, un drapeau rouge et noir, un drapeau arc-en-ciel et un drapeau trans ainsi qu'une description l'identifiant comme membre d'un groupe d'artistes orienté à gauche.

Deuxièmement, l'une de ses premières réactions a été : « Je n'ai rien contre le travail du sexe [...], mais le fait de devenir client ne ferait-il pas de moi un profiteur du patriarcat ? ».

Quelque peu amusé.x.e et ravi.x.e de cette distraction contrastant avec les autres réponses à mon annonce, je lui ai répondu que du moment qu'il était lu comme un homme par la société il profitait de toute façon déjà du

patriarcat, que le travail dans le capitalisme était globalement de la merde et qu'avec moi au moins il investirait son argent plus ou moins directement dans la révolution. Comme il continuait à exprimer des réserves, j'ai répondu « mon corps, mon choix » et que de toute façon je n'avais pas dans l'intention de le forcer à acheter un service qu'il ne voulait pas. À ce moment-là, j'avais déjà abandonné, agacé.x.e, mais il me surprit une nouvelle fois en me demandant de lui envoyer mes offres et mes tarifs.

Après avoir échangé beaucoup plus qu'à mon habitude, nous nous sommes effectivement rencontrés quelques jours plus tard pour un rendez-vous tarifé. Tout s'est bien passé. Les jours suivants, l'ambiance dans nos échanges était agréablement coquine et il voulait me revoir. Nous avons également discuté sans engagement de l'échange de photos sexy de ma part contre des œuvres d'art de sa part. J'étais content.x.e, car souvent, je n'ai pas la possibilité de

parler avec mes invité.e.x.s et client.e.x.s sur des sujets politiques ou sur des trucs de geeks. Je voulais garder Matze comme client et je sentais vraiment une ambiance flirty entre nous.

J'étais également d'accord quand nous avons commencé, en parallèle, à faire du **sexting** (non rémunéré). Je trouvais ça ok, mais je l'ai aussi un peu accepté avec la pensée que je voulais vraiment garder Matze comme client. C'est à ce moment que l'ambiance a tourné : après un échange coquin tard dans la nuit, je lui ai rappelé de manière taquine que quelques jours auparavant, il avait qualifié mon travail sexuel d'exploitation patriarcale. Je pense que sa réaction a été due au fait que son ego n'a pas supporté ma pique, car je me suis rapidement retrouvé.e embourbé dans un débat/discussion auquel je ne m'attendais vraiment pas, sur ce qui est ou non de l'exploitation. Même s'il a finit par me donner raison, cette négociation m'a tout de même beaucoup affecté.e.e.

Le fait qu'il profite gratuitement de mon travail tout en me mettant dans une situation où je dois débattre avec lui sur la base d'arguments hostiles au travail du sexe m'a particulièrement énervé.x.e et blessé.x.e et je lui en ai fait part le lendemain matin. Avec d'autres contacts professionnels, je n'aurais probablement pas essayé d'exiger explicitement qu'ils prennent leur responsabilité, mais avec Matze, je pensais

qu'il serait peut-être capable de bien la gérer. J'ai retiré mon consentement à ce qu'il fantasme gratuitement sur moi et je lui ai demandé de prendre position sur le sujet du travail du sexe et de rechercher de manière indépendante, en dehors de notre contact, des sources d'information sur le sujet. Je lui ai écrit que j'attendais de lui qu'il s'excuse pour son comportement de la veille. À la fin de mon message, j'ai fait un pas dans sa direction, en disant qu'il pouvait me poser des questions s'il avait des doutes. Six mois se sont écoulés depuis ce message. Six mois de ghosting de sa part.

Je suis moi-même surpris.x.e de voir à quel point cela me préoccupe encore aujourd'hui. J'ai installé moins de barrières dans le contact avec Matze que je l'aurai fait normalement. J'ai vu une possibilité d'aborder un client avec moins de prudence et de ne pas devoir prendre de la distance dès que le contact me touchait de près. Matze symbolisait en quelque sorte l'attitude de la scène autonome de gauche de ma ville envers le travail du sexe. J'ai également eu l'espoir de rencontrer chez un homme cis blanc (et probablement) **endo** - qui a eu suffisamment de compétences en communication pour me demander mon consentement avant de m'érotiser - une personne suffisamment consciente pour assumer la responsabilité de son dépassement de mes limites nocturnes.

En fait, c'est Matze qui a proposé une relation interpersonnelle entre nous qui ne soit pas basée sur le service et la consommation. Ma demande de prise de responsabilité de ses propos était ma manière d'accepter cette proposition et d'exiger de lui qu'il s'investisse dans la relation. Une interprétation possible est qu'il cherchait le fantasme de la « petite amie » mais sans aller au-delà de la consommation facilement accessible du travail émotionnel et du travail du sexe, comme cela est souvent le cas dans ce fantasme. Ma rupture avec ce fantasme a marqué la fin. Une autre interprétation est qu'il était réellement intéressé par une relation interpersonnelle d'égal à égal avec moi sans être prêt à s'investir dans une relation au-delà d'une réflexion superficielle et symbolique. Peut-être qu'aucune de ces interprétations n'est correcte, peut-être que les deux le sont.

J'écris ce texte, d'une part, pour les lecteurices intéressé.e.x.s, dans l'espoir d'amener une confrontation interne avec les résistances intérieures qui surgissent lors de la lecture de mon témoignage. D'autre part, je pose aussi cette expérience par écrit pour moi-même et je la partage pour me sentir moins seul.e.x. Je n'ose pas vraiment espérer que les personnes issues des milieux de gauche, en particulier les mecs\*\*, tirent vraiment des enseignements de mon texte (même si ça serait bienvenu).

Récemment, durant un petit-déjeuner entre TdS, j'ai échangé avec une collègue qui est également un peu militante. Elle m'a parlé d'un artiste sur lequel elle aimerait bien avoir plus d'informations. « Il est militant et même favorable au travail du sexe ! » Oui, c'était bien Matze. Je lui ai fait part de mon expérience, lui ai montré mes conversations avec lui, dans l'espoir qu'elle ne vive pas la même expérience que moi

avec lui. Je ne veux pas nier la possibilité qu'entre-temps il puisse avoir appris à mieux connaître le travail du sexe. Je n'ai jusqu'à ce jour toujours pas reçu de réponse de sa part.

---

\*Nom modifié.

\*\*Le terme « mec » ne désigne pas ici les hommes en général, mais les personnes au comportement macho et masculiniste répugnant, quel que soit leur sexe.

\*\*\* J'écris ce texte à partir de ma réalité de vie en tant que personne blanche, queer, trans **non-binaire**, anarchiste, neurodivergente et ayant une formation universitaire. Mes expériences ne sont pas représentatives des personnes ayant des positions sociales similaires et constituent une capture d'un instant précis d'une vie en constante évolution.





Chapitre 3

# Travail du sexe



# LE VASTE MONDE DU TRAVAIL DU SEXE

Imaginez un instant qu'une personne vous confie travailler dans l'agriculture sans vous donner d'avantages de précision. Si ce thème ne vous est pas familier, vous aurez probablement une vague image de son travail, qui reposera sur votre propre imaginaire de ce à quoi ressemble le monde agricole. Si vous avez un oncle propriétaire d'une grande ferme, ça sera probablement là, l'image qui viendra en tête. Si par contre, vos cousines sont ouvrières saisonnières pour les récoltes d'olives en Espagne, votre image sera sensiblement différente. Si vous n'avez pas de connaissances travaillant dans le domaine agricole, les premières images que vous aurez seront alors sûrement celles véhiculées par les médias et la culture, créant l'imaginaire collectif de la société.

En réalité il y a une multitude de manière de travailler dans l'agriculture : faire de la production artisanale de tisane dans son jardin et les vendre au marché, être paysanne propriétaire de son propre domaine et vendre uniquement aux grossistes qui travaillent avec les supermarchés, être travailleur agricole et avoir un des salaires les plus bas d'Europe, élever des brebis, être maraîcher, paysan viticole ou encore gérante d'une chaîne de pépinière et n'y faire que du travail administratif. On peut encore ajouter les personnes qui vendent des tracteurs et du matériel agricole spécialisé, ceux qui gèrent un moulin ou un pressoir, des ingénieurs agronomes, des vétérinaires de campagne spécialisés dans le «soin» des animaux emprisonnés et assassinés pour l'élevage. Et ainsi du suite. Le mot valise travail agricole regroupe donc des pratiques professionnelles et des contextes sociaux très différents et souvent incomparable.

Pourquoi est-ce que je vous parle de tout ça ? Parce que la situation est exactement similaire avec le travail du sexe. Sous ce terme on trouve des manières de travailler

très différentes, ancrées dans des contextes incomparables les uns avec les autres. Qu'est-ce qui rassemblent l'escorte voyant de manière régulière un sugar daddy pour se payer ses études de juriste, un jeune homme qui se voit proposer de l'argent contre du sexe par un homme rencontré dans un bar gay, une femme qui travaille dans la rue avec plusieurs clients par jour et une personne trans travaillant en ligne devant sa webcam ? Qu'est-ce qui lie une femme sans papier devant reverser 50 % de ses gains au patron du bordel dans lequel elle travaille illégalement et une personne qui propose des vidéos pornographiques personnalisées sur une plateforme en ligne si ce n'est l'appellation valise travail du sexe ? Il serait tout autant faux de comparer le contexte de vie et de travail d'un saisonnier travaillant dans les vignes avec celui d'une fermière travaillant sur sa propre terre que de comparer le contexte de vie et de travail entre une actrice porno et une personne qui vend ses sous-vêtements usagés à travers des annonces sur internet.

Dans le travail du sexe, chaque manière de travailler amène des spécificités mais c'est surtout le profil social de chaque personne qui va créer le contexte de travail. Pour comprendre le contexte dans lequel évolue un.x.e. TdS, l'activité exercée sera moins déterminante que de savoir si la personne parle la langue locale ou non, a des papiers en règle ou non, est blanche ou non, isolée ou non, en mode survie financière ou non. Dans le travail du sexe comme ailleurs, la vulnérabilité d'une personne est un phénomène social. Les personnes assigné.e.x.s femmes ne sont pas vulnérable par essence, elle le sont dû à l'attaque organisée contre leur existence que représente le patriarcat. C'est le sexisme, la trans- et homophobie, toutes les formes de racismes ainsi que l'ensemble des oppressions systémiques qui extraient des

groupes sociaux et les transforment en corps vulnérables au sein de nos sociétés.

Les différentes pratiques et les différences de contextes sociaux créent une diversité de réalités très large, grossièrement résumée par l'appellation travail du sexe ou prostitution suivant le positionnement politique de la personne qui s'exprime.

A cause de sa criminalisation et sa stigmatisation, le travail du sexe est devenu un espace underground extrêmement dur à cerner, qui prend principalement forme sous les radars et donc loin des statistiques. Il est extrêmement dur d'avoir un aperçu sur l'ensemble du travail du sexe pratiqué et ceci jusque chez les TdS elleux-même.

Une vaste partie des TdS travaillent de manière invisible, cachant leurs activités aux yeux des autres que ce soit pour se protéger de la répression juridique, de la répression sociale ou des deux. Ces personnes, et j'en fais partie, mènent de fait une sorte de double vie. Il s'agit de l'étudiante en droit qui paye ses études grâce à son taff d'escorte, de l'auteur dont vous lisez les livres qu'il aura uniquement pu écrire grâce au travail du sexe ou encore de votre voisine qui arrondit ses fins de mois avec des massages tantriques. Le fait que la discrimination ne se fait sentir qu'à travers les yeux des autres souligne à quel point la stigmatisation envers les TdS est une construction sociale. Ce n'est pas le travail du sexe en lui-même qui amène une précarité de notre vie sociale, mais bien la réaction hostile de la société à cette forme de travail.

Un jour, une employée d'une association soutenant les travailleuse du sexe, m'a fait part de la difficulté d'entrer en contact avec les TdS notamment jeunes ou provenant des milieux gays. Selon elle, beaucoup de ces personnes, gagnant de l'argent grâce à des prestations sexuelles, ne

se définissent pourtant pas elles-mêmes comme TdS et ne se reconnaissent donc pas dans les flyers ou les post publiés sur les réseaux sociaux à leur intention. Souvent les personnes font du travail du sexe, bien plus qu'iels ne sont travailleuses du sexe. Iels sont avant tout artistes, étudiant.x.e.s, père-mère au foyer et ainsi de suite. J'ai moi-même passé environ 6 ans à travailler comme TdS, sans me reconnaître dans cette appellation. Ce n'est que lorsque j'ai commencé à en parler plus ouvertement et à lier cette thématique à mes activités politiques et que j'ai rencontré d'autres TdS, que ma perception a changé. Ce qui était à la base un simple moyen pour gagner un peu d'argent est devenu un métier. En rencontrant d'autres TdS, je découvris que chaque personne a sa propre manière de travailler, son propre environnement et sa propre réalité sur ce sujet. C'est aussi à ce moment que je me suis finalement rendu.x.e compte qu'il s'agissait d'une activité couramment répandue dans les milieux anarchistes en Europe et au-delà.

Tous ces éléments montrent à quel point on évolue ici dans un domaine qui est flou et dur à cerner. Je pense que tant que la sexualité restera un sujet tabou tout autant que le cheval de bataille des forces réactionnaires et conservatrices, personne ne sera en mesure d'avoir réellement un aperçu clair de l'étendu du travail du sexe dans la société.

J'aimerais revenir un peu en arrière, à cet instant où une personne vous dit, sans précision, travailler dans l'agriculture. Comme je l'ai dit, lorsque l'on a pas nous même un lien avec le travail agricole et donc un imaginaire auquel se référer, on pioche dans l'imaginaire collectif, véhiculé en grande partie par la culture et les médias. La situation est similaire pour le travail du sexe.

Les opposant.x.e.s au travail du sexe l'ont bien compris et c'est la raison pour laquelle ils remplissent l'espace public d'une image du travail du sexe bien précise, correspondant à leur agenda politique. Selon la stratégie du moment, il pourra s'agir de l'image de la prostituée, victime et exploitée, incapable de parler pour elle-même et encore moins de se défendre, ou de la femme immorale vivant dans la débauche. La stratégie est de remplir l'espace public et donc l'imaginaire collectif afin de réduire la multitude de réalités différentes qu'englobe le travail du sexe à une seule et unique réalité : celle où la TdS est forcément une victime qu'il s'agirait de sauver en empêchant le travail du sexe – ce qui revient à exposer à plus de répression les travailleuses du sexe. La prostitution masculine et queer est commodément mise de côté, puisqu'elle affaiblirait le discours selon lequel le travail du sexe représente uniquement l'exploitation des femmes par les hommes et soulignerait à la place un rapport d'exploitation beaucoup plus large, dont les inégalités de genre n'en sont pas l'origine mais plutôt une béquille dont se sert le capitalisme. De la même manière sont laissées de côté les femmes qui revendiquent haut et fort leur décision de vendre des services érotiques.

Cette stratégie est d'autant plus facile à mettre en œuvre puisque, contrairement aux personnes travaillant dans l'agriculture, les TdS font face à une énorme stigmatisation sociale qui, rappelons-le, peut avoir comme conséquences l'isolement social, l'emprisonnement ou encore le meurtre. Pour cette raison, peu de TdS prennent l'espace publiquement pour parler de leurs réalités et donner de la place à leurs vécus. Cela renforce le fait que ce sont majoritairement des personnes non TdS qui s'expriment publiquement à ce sujet – de manière mal intentionnée ou non d'ailleurs. Et que l'imaginaire collectif continue à

véhiculer une image du travail du sexe qui est bien loin de représenter la diversité réelle de ce monde.

Pour conclure ce chapitre, j'aimerais partager l'avis suivant : le débat actuel sur le travail du sexe est binaire et stérile – soit c'est bien, soit c'est mal. Si nous voulons atteindre une discussion collective autour du travail du sexe, qui soit honnête, réellement intéressante et nous offre des perspectives émancipatrices, il est nécessaire que chaque personne qui s'exprime se situe et parle en son nom. Qu'il soit clair, autant pour les participant.x.e.s de la discussion que pour le public, que la personne s'exprime à partir de son expérience propre – ou alors qu'il soit clairement formulé qu'elle s'exprime sur un sujet sur lequel elle n'a pas d'expérience propre – ce qui ne signifie pas forcément qu'elle n'ait pas de connaissance sur le sujet. Clarifier depuis quelle position on parle à quel type de contexte on se réfère et depuis quelle expérience propre on s'exprime. Contextualiser la discussion en définissant de quoi on parle, lorsque l'on aborde le travail du sexe permet d'éviter l'amalgame entre travail du sexe et esclavage sexuel tout autant que l'opposition artificielle entre la personne qui choisit le TdS et la personne qui le subit. Si l'on accepte qu'il existe une grande diversité de réalités qui ont toute leur valeur propre, il n'y a plus besoin de les opposer les unes aux autres. À partir de là, en parlant de mon expérience, je ne n'ai plus besoin de faire l'apologie du travail du sexe dans son ensemble, ou à contrario de le diaboliser. Je peux simplement partager mes expériences et réflexions sur le sujet. Sans posture idéologique ou sentiment d'allégeance. Ma réalité ne nie pas celles des autres, mais les complète – et mes lacunes sont elles aussi complétées par la réalité des autres.

# Comment gagner de l'argent avec le travail du sexe

une liste non exhaustive

Travailler dans la rue \* Travailler dans un salon / un bordel \* Travailler à travers des annonces sur internet \* Vendre ses sous-vêtements en ligne \* Travailler en téléphone rose \* Alimenter un compte en ligne et y vendre du contenu à ses abonné.x.e.s \* Faire des strip-teases dans des clubs \* Faire des massages érotiques \* Proposer des formations de massages tantriques \* Coucher à deux devant des client.x.e.s qui paient pour vous regarder \* Faire du coaching sexuel \* Vendre des photos/vidéos personnalisé \* Travailler comme escorte \* Faire du sexting \* Travailler comme dominant/domina/x \* Proposer de l'accompagnement sexuel pour personnes en situation de handicap \* Donner des cours de shibari \* Travailler comme modèle pour des shootings photographiques \* Travailler comme actrice pour du contenu érotique/pornographique \* Entretien d'une relation avec des sugar daddy-mommy \* ...



## Soirée d'infos

**Vous savez ce que j'aurai adoré, quand j'ai commencé le TdS ?**

**Pouvoir aller à une soirée d'information sur le travail du sexe. Un truc organisé par des TdS pour des TdS spécifiquement pour des personnes qui débutent la dedans ou qui réfléchissent à se lancer. Quelque chose avec plusieurs TdS ayant différentes expériences qui peuvent raconter un peu leur parcours, répondre aux questions, relayer les**

**contacts d'assos, expliquer les bonnes pratiques en terme de sécurité, etc.**

**J'imagine que des rencontres de ce format doivent exister de manière informelle. En tout cas, en dix ans, je n'en ai encore jamais entendu parler. D'ailleurs j'entends déjà les bonnes gens s'offusquer : appel à la débauche, encouragement à la prostitution, racolage, réseau de prostitutions, tout ça tout ça.**

# Contribution N°8

Extrait de la brochure «hate work, support Sexworkers - Un interview autour du travail du sexe»,  
Projet-Evasions, 2022

## Si tu devais expliquer à un extraterrestre ce que c'est que le travail du sexe, comment le ferais-tu ?

Je pense que sciemment je ne lui expliquerais rien du tout sur le travail du sexe. Ma vision politique sur le capitalisme, le travail et plus spécifiquement le travail du sexe, c'est qu'en fait... tout le monde se vend. Tout le monde vend son corps, son temps et sa force de travail contre de l'argent. Je parie que l'extrême majorité des gens ne mènerait pas la vie qu'ils ont si iels ne subissaient pas des contraintes économiques et sociales.

La seule chose qui fait que le travail du sexe se distingue du reste du travail, c'est que notre société véhicule une forte construction morale sur ce qu'est sensé être la sexualité. Et dans cette construction sociale, la sexualité devrait forcément être intime. Tout le temps et pour tout le monde. Alors que le reste du travail non.

Donc, si une personne vend des tickets au cinéma ou travaille dans un salon de coiffure, personne ne va penser qu'il s'agit là du partage d'un moment intime qui ne devrait pas être acheté par de

l'argent. Personne ne va trouver ça sale ou immoral.

Et l'extraterrestre là, il n'a pas grandi dans un milieu judéo-chrétien, intégrant cette notion où la sexualité c'est sensé être pur et sacré. Si ça s'trouve chez cet extraterrestre y a pas de religion principale qui dit que toute éjaculation devrait être uniquement faite dans le but de procréer. Si ça s'trouve, y a pas de jugement moral apposé sur des pratiques sexuelles vécues entre personnes consentantes. Si ça se trouve, chez cet extraterrestre, il est complètement normal que chaque personne décide elle-même quelle importance donner à sa propre sexualité et comment la vivre.

Donc, je me dis, autant lui épargner ça. Je lui expliquerais par contre ce que c'est le travail, le capitalisme, les inégalités de classes, les contraintes économiques apposées sur nos vies, nous poussant à vendre notre temps, nos corps, nos ressources pour créer de la valeur qui va enrichir d'autres

personnes. Je lui montrerais que chaque personne cherche un chemin pour « gagner sa vie » tout en restant fidèle à soi-même, en se préservant le mieux possible et des fois même en arrivant à y trouver du plaisir. Et que dans ce contexte-là, certaines personnes vendent des prestations sexuelles comme forme de travail. D'autres sont forcées à se prostituer de force, mais que, à ce stade-là on ne parle plus de travail, mais de viol et de traite humaine. Que ça arrive aussi dans d'autres domaines que le travail du sexe, mais qu'il s'agit toujours d'une oppression sur fond d'inégalités sociales.

Bref, à mon pote extraterrestre, je lui dirais finalement que je n'ai aucune compréhension pour des gens qui critiquent le travail du sexe mais qui ne prennent pas en compte une critique du travail dans son ensemble et du capitalisme comme organisation sociale. Et que ça me semble drôlement hypocrite comme posture.

# Contribution N°9

Allemagne - Anonyme – Reçu en allemand suite à l'appel à témoignage du Projet-Evasions

## Anarchisme et travail du sexe quelques réflexions

Depuis que je me suis retrouvé.e.x confronté.e.x aux institutions autoritaires de ce monde, je suis réticent.x.e.à m'y soumettre et à accepter leur domination. À l'époque, je ne savais pas encore qu'il existait des anarchistes, j'étais simplement un.x.e élève turbulent.x.e et un fardeau pour le corps enseignant. Je n'étais pas simplement têtu.x.e, je voulais apprendre, je voulais découvrir le monde et le comprendre, je voulais établir une relation avec lui. Je ne comprenais tout simplement pas les approches qui m'étaient proposées et je les remettais systématiquement en question.

Depuis mon adolescence, j'ai eu divers emplois et j'ai été licencié.e.x de presque tous. La plupart du temps parce que je répondais et que, dans l'ensemble, je ne respectais pas beaucoup mes patrons. La dernière fois, j'ai reçu une lettre de licenciement parce que je voulais créer un syndicat d'entreprise.

Je n'entre pas en rébellion par esprit de contradiction, mais parce que je n'arrive tout simplement pas à trouver ma

place dans le capitalisme. Si je pouvais m'adapter, certaines choses seraient sans doute plus faciles. Mais aujourd'hui comme hier, je veux remettre les choses en question.

Il y a quelques années, j'ai commencé à m'engager politiquement. Je mène mes relations avec sérieux et avec l'intention qu'elles durent pour toujours. Je ne veux pas de hiérarchie dans mes relations et l'idée d'avoir une relation amoureuse exclusive avec une personne et d'en faire le centre de ma vie – à côté de mon travail, bien sûr – me donne envie de hurler. Je ne supporte pas cet horizon étroit et la contrainte d'un noyau familial, cellule institutionnalisée d'un patriarcat capitaliste, n'est pas quelque chose d'attrayant pour moi. Au contraire, l'apparente normalité de cette structure m'effraie. J'ai peur que le travail salarié consume toute mon énergie, mon inspiration et ma soif de connaissances et qu'il ne me reste pas assez d'énergie pour entretenir les relations que je souhaite vivre. Pour vivre les utopies pour lesquelles je me bats. C'est la peur de l'isolement et de la solitude. Trop souvent, des gens se sont retirés dans leur

vie privée par manque de force. Trop souvent, il ne leur restait plus que la famille nucléaire et le travail salarié.

Je ne peux pas faire de distinction entre mon identité privée et mon identité professionnelle, surtout pas pendant 25, 30 ou 35 heures par semaine. Une identité à temps partiel, facile à vendre, qui doit retourner dans le petit cercle de la famille nucléaire après le travail. J'ai l'impression de tuer quelque chose en moi si je me contente de cela.

Le travail du sexe est pour moi un moyen de me libérer de ces contraintes, dans la mesure où mon identité professionnelle ne me prend pas beaucoup de temps de fait qu'il me reste ensuite assez de ressources pour mon identité privée. Dans le travail du sexe, je peux gagner l'argent dont j'ai besoin pour mener une vie agréable avec moins d'efforts intérieurs et extérieurs. De plus je peux profiter d'une couverture sociale, même si je ne suis qu'employé.e.x pendant 10 heures. C'est un énorme privilège, mais qui est né d'une détresse intérieure.

Si j'ai dû arrêter le travail du sexe, c'est à cause des excès monstrueux du patriarcat. La violence individuelle et la protection institutionnelle des agresseurs m'ont paralysé.e, et ce n'est que maintenant que je commence lentement à retrouver la sensation de mon corps. Depuis, la possibilité de reprendre le travail du sexe redevient plus réaliste. Pour moi, le travail du sexe signifie échanger certaines contraintes contre d'autres, et cet échange me donne un peu plus de liberté et de marge de manœuvre. Et tout comme je me positionne par rapport à ce monde, à sa violence et à ses utopies cachées, le travail du sexe, en tant que source de revenus, me donne un peu plus de pouvoir sur mon rôle dans ce système.

Concrètement, j'ai plus de ressources pour me construire un réseau stable et entretenir des relations étroites, profondes et fiables. J'ai plus de ressources pour réfléchir à ce monde, pour le combattre et, dans le meilleur des cas, y apporter des améliorations. J'ai plus de ressources pour vivre des utopies avec mes proches. À côté de cela, je m'oppose au rôle qui m'est attribué. Mes expériences de violence ne sont plus mon seul horizon, je ne suis plus uniquement une victime.

Les personnes qui m'entourent et les espaces dans lesquels j'évolue me permettent d'abandonner l'armure protectrice dont j'ai besoin dans le monde « normal ». Là, je peux et je veux être une personne douce et vulnérable. Là, je veux rêver d'une utopie que nous rendons déjà un peu réelle à l'heure actuelle.



# L'ARGUMENT DE LA TRAITE HUMAINE

## C'est quoi la traite humaine

On l'a vu, il y a mille manières et mille contextes depuis lesquelles des personnes peuvent exercer le travail du sexe. Une des stratégies des opposant.x.e.s au travail du sexe est de nier cette pluralité et d'occuper l'espace avec une seule vision particulièrement sinistre et violente de ce métier. Cette réalité n'est pas inventée, elle existe bel est bien. Pourtant, chercher à l'imposer comme unique définition du travail du sexe et invisibiliser le reste vise un objectif bien précis : créer un amalgame constant entre travail du sexe et prostitution forcée, amenant la suspicion que tout TdS est forcément sous emprise malveillante, que ce soit d'un réseau criminel international, d'un proxénète local ou à minima du patriarcat internalisé, rendant possible le fait qu'il puisse être envisageable de *vendre son corps* à autrui. Ça me paraît important de m'arrêter un moment sur cette thématique.

J'ai conscience que la prostitution forcée, l'esclavage sexuel et les réseaux criminels usant de traite humaine existent malheureusement bel et bien. Nous, TdS ayant pris la décision de notre travail, ferions bien de faire attention à ne pas tomber par réaction, dans la création d'un amalgame inverse à celui des abolitionnistes. Toute évocation de ces sujets ne cachent pas nécessairement une attitude hostile au travail du sexe. Beaucoup des organisations de terrain qui luttent contre la traite humaine savent très bien faire la nuance entre cette dernière et le travail du sexe, refusent l'amalgame entre les deux et font un travail important.

D'un autre côté, je trouve compliqué de tracer une ligne de démarcation claire entre travail du sexe choisi et prostitution forcée comme définie par la traite humaine.

La Convention du Conseil de l'Europe sur la lutte contre la traite des êtres humains, définit la traite d'humain comme suit :

*« le recrutement, le transport, le transfert, l'hébergement ou l'accueil de personnes, par la menace de recours ou le recours à la force ou à d'autres formes de contrainte, par enlèvement, fraude, tromperie, abus d'autorité ou d'une situation de vulnérabilité, ou par l'offre ou l'acceptation de paiements ou d'avantages pour obtenir le consentement d'une personne ayant autorité sur une autre aux fins d'exploitation. L'exploitation comprend, au minimum, l'exploitation de la prostitution d'autrui ou d'autres formes d'exploitation sexuelle, le travail ou les services forcés, l'esclavage ou les pratiques analogues à l'esclavage, la servitude ou le prélèvement d'organes. »*

En gros, on parle de personnes qui sont forcées de travailler pour que d'autres personnes s'enrichissent grâce au travail fourni. La traite humaine ne se limite pas uniquement au travail du sexe mais touche une vaste palette d'activités : travail domestique et agricole, mariage forcé ou encore trafic d'organe. L'exemple d'exploitation présenté comme de la traite humaine qui m'est le plus familier et que j'ai le plus rencontré est celui qui cible les personnes migrantes. Des personnes souhaitant traverser des frontières qui leur sont interdites font appel à des réseaux organisés pour les faire passer. Après être arrivées à destination, iels sont contraints de travailler afin de rembourser des frais de passages non annoncé au préalable, sous diverses menaces (menace physique, menace de s'en prendre à leur famille restée au pays, de les dénoncer aux autorités locales, de ne

pas leur rendre leurs passeports et les empêchant ainsi de poser une demande d'asile,..).

## Exploitation légale vs illégale

À travers le concept de traite humaine, les États et les institutions internationales tracent une ligne entre bonne et mauvaise exploitation, qui n'a de différence qu'en terme de légalité et non de niveau de violence subie. Tout comme la distinction entre vendre légalement de l'alcool et vendre illégalement du cannabis ne fait sens que si on se place du point de vue de l'État, différencier l'exploitation illégale – la traite humaine – de celle légale qu'exerce le capitalisme sur nos vie ne me semble faire sens uniquement si l'on reprend le point de vue de nos gouvernements.

L'exemple qui illustre le mieux mon propos est le travail carcéral. Dans la quasi totalité des nations, le travail en prison est obligatoire, effectué sans contrat ni aucune forme de protection sociale, avec interdiction de se syndiquer, pour un salaire totalement indécent. En Suisse on se situe à 3.- de l'heure et il s'agit probablement là d'une des situations les plus favorable aux détenu.x.e.s. Aux USA par exemple, l'Associated Press a mené une enquête de deux ans, publié en 2023, et révélant que le recours généralisé à la maltraitance des travailleuses carcéraux est devenu une industrie pesant plusieurs milliards de dollars, grâce à des partenariats entre les prisons, les entreprises et les législateurs. Alors que les détenu.x.e.s, travaillent sous contrainte et ne gagnent que quelques centimes, voire rien du tout, tout en subissant des violences physiques et psychologiques, les États, les prisons et les entreprises engrangent des dizaines de millions de dollars de bénéfices. Tout ça dans une totale légalité.

L'exploitation se base toujours sur la vulnérabilité des personnes exploitées. Et les États maintiennent de façon volontaire, systémique et choisie, des catégories sociales entières, dans une position de vulnérabilité. Cela en fait des populations

particulièrement ciblées par les dynamiques d'exploitations – légales comme illégales. C'est ce que produit tout autant le régime des frontières, illégalisant les personnes migrantes ensuite exploitées par les réseaux criminels, que le régime carcéral fournissant de la main d'œuvre extrêmement bon marché à des grandes entreprises, partout sur la planète

## Traite humaine vs travail du sexe

Si je ne souhaite pas entretenir l'hypocrisie des gouvernements dans leur manière de séparer la «bonne» exploitation de la «mauvaise», comment alors faire la distinction entre ce que je vis moi dans mon expérience choisie du travail du sexe et ce que vit une personne victime de réseaux criminels ? La différence la plus solide et concrète que je vois c'est que dans ce qui est appelé traite humaine, l'individu est exploité dû à la menace directe d'autres individus alors que dans une dynamique capitaliste légale la personne exploitée l'est dû aux fonctionnement des institutions. Dans le premier cas, la personne refusant de se soumettre à son exploitation subira de la violence physique de la part de ses exploiters. Dans le deuxième cas, la personne qui refuse son exploitation – et donc d'aller travailler pour le profit de quelqu'un d'autre – sera rapidement mise en poursuite et se retrouvera à la rue suite à l'incapacité de payer son loyer.

Reprenons depuis le début. Notre monde s'est construit sur la propriété privée et peut se résumer à l'équation suivante : Les riches possèdent, les pauvres ne possèdent pas. Pour (sur)vivre, les pauvres achètent aux riches (propriétaires, patron d'entreprises, etc). Face à cette situation, je décide, en fonction de mes possibilités, comment gagner l'argent qui m'est nécessaire pour vivre. Dans le cas de la traite humaine (mais aussi du travail carcéral), cette décision est prise par autrui. Les personnes sont assignées à un travail par ceux qui les contrôlent. Que cela soit de travailler dans les champs de tomates ou dans un bordel – dans quel cas, on parlera d'exploitation

sexuelle. Il y a donc une réelle différence de substance entre ces deux réalités.

En instrumentalisant la traite humaine dans leur guerre morale contre le travail du sexe, les mouvements abolitionnistes nient cette différences. Pour comprendre cette instrumentalisation (et l'aspect moral de la condamnation du travail du sexe) il suffit de regarder la différence de traitement entre le travail du sexe et d'autres domaines touchés par la traite humaine. Le livre «L'Empire de l'or rouge: Enquête mondiale sur la tomate d'industrie» écrit par le journaliste Jean-Baptiste Malet donne un très bon aperçu de l'exploitation des personnes migrantes dans l'écrasante majorité de l'industrie de la tomate en Italie. Le même phénomène est également massivement présent dans les exploitations agricole du sud de l'Espagne. Dans ces deux zones, des migrant.x.e.s sont exploité.x.e.s illégalement dans des conditions misérables pour récolter les légumes et fruits ensuite consommés dans toute l'Europe. Plusieurs organisations luttent contre cette exploitation sordide. Pourtant, aucune n'a jamais appelé les autorités à réagir en interdisant le travail agricole ou la vente de la tomate dans son

ensemble. C'est pourtant exactement la démarche de nombreux groupes abolitionnistes : Appeler à interdire le travail du sexe sous prétexte qu'il s'agisse d'un domaine touché par la traite humaine.

Au fil de mes réflexions, je suis arriv.x.é.e à la conclusion suivante : dans un débat qui porte sur le travail du sexe, je souhaite refuser l'amalgame entre le travail du sexe et la traite humaine que cherchent à normaliser les mouvements abolitionnistes. Il me paraît important de différencier les deux, de visibiliser les nuances qu'il existe entre le fait de prendre la décision – dans une choix conditionné par le capitalisme – de gagner de l'argent à travers le travail du sexe, et le fait d'y être obligé.x.e par du chantage ou de la violence physique.

Par contre, dans un débat plus large sur l'organisation de nos sociétés, je ne veux pas me laisser prendre au piège de la distinction entre bonne et mauvaise exploitation, condamnant la traite humaine tout en légitimant l'exploitation légale. L'une est maintenue et encouragée par les États, l'autre se nourrit des inégalités sociales créée par ces mêmes États. Les deux puisent leurs racines dans la recherche de pouvoi



# Contribution N°10

Afrique du Sud - Nico K – Reçu en anglais suite à l'appel à témoignage du Projet-Evasions

## Une chose que les TdS feront, c'est enseigner

J'ai commencé cet article comme une réponse point par point aux échecs de la gauche sur le thème du travail du sexe, et comme une exploration des raisons pour lesquelles l'analyse économique socialiste, en raison de son réductionnisme économique et de son moralisme caché, régurgite toujours le même sentiment anti-travail du sexe. À l'origine, il s'agissait d'une réponse à une publication que j'avais vue sur Instagram, intitulée « Une critique de l'industrie du sexe et de la gauche qui la défend », publiée par la Revolutionary Education & Action League et cosignée par l'influenceuse de gauche Comrade Cami. La publication portaient en elle tous les attributs du socialisme **SWERF** : amalgame entre trafic sexuel d'enfants et travail du sexe adultes, récits exagérés sur des proxénètes cupides et des partenaires abusifs qui profitent des TdS, analyses fragiles sur le fait que les TdS ne peuvent pas donner leur consentement sous le capitalisme, et appel à abolir une fois pour toutes l'industrie du sexe. Le message comportait des photos d'arrière-plan du prince Andrew avec Virginia Griuffe, une mineure victime de trafic, des allusions à « l'université

libérale » et aux « TdS privilégié.x.es » faisant de la propagande auprès de la gauche crédule via des pancartes de protestation contre la décriminalisation du travail du sexe. Au final, le slide appelant à mettre fin au travail du sexe présentait une peinture d'une femme avec un drapeau rouge rappelant une affiche de l'époque soviétique. Cette publication rassemblait en un seul endroit tout ce qu'il y a de problématique dans les arguments socialistes SWERF – facilement réfutable par quiconque ayant un minimum de connaissances sur les questions réelles liées au travail du sexe.

Ma réponse m'a amenée à faire exactement ce que je déteste : me concentrer sur le discours SWERF et me cogner la tête contre un mur en essayant de démolir une tour de raisonnements délibérément ignorants dans un débat complètement asymétrique (en raison de la nature marginale du travail du sexe). Je me suis retrouvé.x.e à implorer les SWERF, en soulignant des faits irréfutables, évoquant des recherches menées par des universitaires spécialisés dans le travail du sexe, ainsi que le travail intellectuel, politique, émotionnel et l'expertise des

TdS elleux-mêmes. Cela m'a rappelé toutes les fois où je me suis épuisé.x.e à débattre de cette question avec des socialistes, des syndicalistes, des militant.x.e.s chrétiens contre la traite des êtres humains, des décideuses politiques et des universitaires féministes. Leurs arguments se ressemblent tous, avec quelques nuances spécifiques à leur domaine de préoccupation, étayées par les récits de victimes de la traite ou de TdS qui ont énormément souffert et ont prêté leur histoire à la cause de l'abolition totale du travail du sexe. Face aux cercles de gauche, c'est un combat éternellement identique qui semble devoir être mené par les TdS : celui de devoir affirmer sans cesse leur statut de travailleuses pour obtenir un semblant de légitimité et d'inclusion. Dans les espaces politiques où l'identité de « travailleur » est imprégnée non seulement de dignité, mais aussi de vertu, les TdS ont pour tâche de prouver qu'ils sont dignes de ce statut. Dans ce milieu politique où des slogans creux tels que « il n'y a pas de travail non qualifié » sont lancés à tout va, pourquoi le travail du sexe ne mérite-t-il pas la même considération ? Perdre du

temps et de l'énergie à affirmer que le travail du sexe est un « vrai » travail et non du « sexe forcé », comme le prétend le post Instagram évoqué plus haut, ne fait que me ramener à mon argumentation habituelle. Je finis par soutenir que le travail du sexe est un travail, peu importe qu'il soit libérateur ou non, qu'il est comme n'importe quel autre travail. Mais honnêtement, je n'y crois pas vraiment. Je pense que le travail du sexe possède un potentiel radical et libérateur, précisément en raison de ses différences avec le travail salarié.

Je pense que c'est pour cette raison que pour beaucoup de personne, le travail du sexe et l'anarchisme s'associent très bien ensemble. Le travail du sexe est (dans la plupart des endroits) illégal, informel, non imposable, permet d'affirmer l'identité de genre de la personne et est nettement mieux rémunéré que le salaire minimum. Ces aspects du travail du sexe sont attrayants tant pour moi, qui suis considéré.x.e comme un.x.e TdS privilégié.x.e – personne blanche, issue de la classe moyenne, lu comme cisgenre – travaillant au Cap, en Afrique du Sud, tout autant que pour les TdS de rue avec lesquelles je m'organise. Je pense que l'un

des aspects les plus graves du gauchisme anti-travail du sexe est qu'il n'offre pas d'autres options aux TdS que de devenir des salarié.x.es, ce que les TdS essayaient justement d'éviter, car cela signifie devoir retourner à un travail genré, qui prend beaucoup de temps et qui n'est pas très bien

rémunéré. Dans un pays où les inégalités sont si marquées et où les féminicides sont endémiques, le simple fait d'appartenir à une minorité sexuelle comporte des risques. Comme dans de nombreux autres endroits du Sud, l'une des transitions professionnelles les plus



courantes est celle du travail domestique vers le travail du sexe, précisément parce que le viol et le trafic de main-d'œuvre sont si répandus dans le travail domestique que de nombreuses personnes ont de fait plus d'autonomie corporelle si elles se tournent vers le travail du sexe. C'est la

stigmatisation et la criminalisation du travail du sexe qui isolent les TdS et les rend vulnérables à la traite et aux violences sexuelles.

Beaucoup de TdS qui quittent le travail du sexe sont orienté.x.e.s vers « l'industrie du sauvetage ». En Afrique du Sud, cela se traduit par le fait

d'être obligé.x.e de travailler pour des organisations chrétiennes de lutte contre la traite des êtres humains – à condition d'accepter de changer votre histoire pour dire que vous avez été victime de traite –, d'aller vivre dans des logements chrétiens qui imposent des codes vestimentaires stricts en fonction du genre, ou d'aller travailler quelque part pour le salaire minimum. Lorsque les positions SWERF proviennent de perspectives socialistes, mais n'offrent rien d'autre qu'une impasse, les seules options qui restent sont celles présentées par l'État et d'autres institutions non radicales. Je pense que, à bien des égards, le travail du sexe offre la possibilité de vivre en dehors de la sphère d'influence de ces institutions et, de cette manière, il peut ouvrir la voie à des possibilités radicales.

Les questions de « l'avant » et de « l'après » dans le débat sur le travail du sexe me laissent souvent complètement perplexe. La question de savoir si le travail du sexe existerait ou non après la révolution semble être une impasse tout aussi importante que de savoir si c'est un travail libérateur. Le débat sans fin sur la question de la poule ou de l'œuf par rapport au travail du sexe a



complètement paralysé le socialisme SWERF. C'est pourtant un point que je qualifierais de totalement hors de propos par rapport à la question de la solidarité dont nous avons besoin aujourd'hui. En effet, si l'idée c'est d'atteindre une révolution, pourquoi aliéner les TdS en vous basant uniquement sur ce qui revient en fait à une politique de respectabilité au lieu de nous offrir votre solidarité ?

Un autre argument anti-travail du sexe qui revient souvent est l'idée qu'il est impossible de décoloniser le travail du sexe, ou de savoir s'il s'agit ou non du « plus vieux métier du monde ». Millie, influenceuse polyamoureuse kenyanocanadienne de Decolonizing Love, a récemment publié deux vidéos affirmant que, comme le travail du sexe tel que nous le connaissons n'existait pas au Kenya avant le colonialisme, il ne peut être compris que comme une agression sexuelle envers les femmes autochtones. Sautant sans transition de l'époque coloniale au présent, de la traite des êtres humains au travail du sexe consensuel, cette logique peut sembler trop facile... et c'est principalement parce qu'elle l'est. L'affirmation de Millie selon laquelle son point de vue est en quelque sorte unique en raison de l'assertion précoloniale, et que ses « recherches indépendantes » – qui consistent en l'œuvre de nombreux abolitionnistes du travail du sexe – sont sous-estimées, ne fait que contribuer davantage à

l'effacement du travail accompli par les TdS Noirs, autochtones et de couleur à travers le monde. Prétendre que le travail du sexe est une pratique ancienne ou une caractéristique post-révolutionnaire n'aurait en réalité aucune pertinence, dans la mesure où ces deux affirmations légitiment à tort cette pratique et détournent l'attention de l'une des demandes les plus urgentes des TdS : nous soutenir dans nos efforts pour la dépénalisation.

Je pense qu'il n'y aura jamais un monde sans travail du sexe. Il ne ressemblera peut-être pas au travail du sexe d'aujourd'hui, mais je pense sincèrement que si le capitalisme n'a pas complètement changé notre rapport au sexe, c'est parce qu'il n'y a jamais eu de version pure du sexe. Cette affirmation selon laquelle il existe une version « naturelle » du sexe, antérieure au capitalisme, à laquelle on pourrait revenir, ressemble étrangement au fantasme libéral du consentement individualiste que les socialistes critiquent souvent. La notion de consentement conditionnel, qui est de plus en plus répandue dans le discours actuel sur le **stealththing**, complique l'idée autrefois admise selon laquelle le consentement existe dans le vide, décontextualisé de la réalité matérielle.

L'idée que les TdS ne pourraient jamais donner leur consentement parce que le capitalisme nous contraint à

travailler, et que tout rapport sexuel contraint est un viol, ne tient pas compte du fait que les TdS imposent toutes sortes de conditions à leur consentement. L'idée que le sexe est en quelque sorte sacré, non seulement au milieu des contraintes du capitalisme, mais aussi des nuances de la vie, montre à quel point les gens sont réticents à penser le sexe de manière multiforme. Je me souviens avoir appris la définition du consentement quand j'étais jeune, avant de commencer ma carrière dans l'industrie du sexe il y a près de 11 ans. L'idée que le consentement est « enthousiaste, librement donné et continu » convenait parfaitement à la plupart des relations sexuelles sur le campus. Cependant, cette version mythique du sexe, complètement naturelle, saine, sans contrainte et non influencée par des circonstances extérieures, présuppose que les deux parties qui s'engagent dans la relation ont une compréhension tout à fait saine du sexe. Je me souviens avoir discuté avec des ami.x.e.s et réfléchi à toutes les raisons pour lesquelles j'avais eu des relations sexuelles à l'université : l'ennui, le besoin d'attention, la curiosité, le stress, le plaisir. Autant d'éléments qui ont pu jouer un rôle. Les TdS portent le poids de devoir répondre à ces inquiétudes concernant le rôle que joue le sexe dans nos vies. Lorsque tout le monde, y compris les non-TdS, ont des relations sexuelles pour toutes sortes de raisons (souvent

transactionnelles, mais pas conscientisées comme telles), il paraît logique que la seule chose qui différencie le travail du sexe du reste de la sexualité soit la nécessité pour les SWERFS de se distancier de l'inconfort que leur procure l'examen de cette question. Parce qu'en reconnaissant la nature transactionnelle du sexe et en la formalisant, les TdS révèlent que toutes les relations sexuelles ainsi que le consentement dépendent de forces extérieures, ce qui complique les questions relatives au travail, au consentement et au genre.

L'accent mis spécifiquement sur le sexe semble lié aux périodes intermittentes de négativité sexuelle qui surgissent à gauche. Des phénomènes tels que le lesbianisme politique à la suite de l'élection de Trump et les socialistes qui s'en prennent à la body positivity libérale, positionnent chaque fois les TdS comme ennemis politiques. Je pense que les Tds sont les ennemis à la fois de ce qui est compris comme travail légitime et de ce qui est compris comme sexualité légitime. Dans une certaine mesure, les arguments SWERF avancés par les femmes de gauche partent du principe que personne n'aurait de relations sexuelles en échange de quelque chose, que personne n'aurait « ce genre » de relations sexuelles sans y être contraint. Le problème avec « ce genre » de sexe est qu'il est supposé homonormatif et donc chargé de différences de pouvoir

inextricables. Les TdS rappellent au socialisme marxiste – qui n'a jamais vraiment compris sa relation avec le sexe dans son propre réductionnisme économique scientifique – qu'il n'existe pas de version « pure » du sexe à laquelle on puisse se référer. Le travail du sexe est improductif, ce qui me plaît beaucoup, et malgré le discours sur les « proxénètes et les propriétaires de bordels » qui s'inscrit parfaitement dans l'analyse socialiste marxiste, la plupart des TdS possèdent en fait leurs propres moyens de production et ne créent pas de plus-value pour des patrons ou pour l'État. Je m'aventurai à affirmer que dans un monde idéal où le travail salarié n'existerait pas, les gens continueraient probablement à utiliser le sexe comme moyen de troc. Cela ne me dérange pas. Si cela vous dérange, c'est peut-être simplement parce que vous avez un problème avec les travailleuses du sexe.

En attendant ce jour, je me réjouis de voir tout ce que les TdS créent dans ce monde de merde. Au milieu de l'actuelle répression fasciste mondiale, les TdS en particulier les travailleuses migrant.x.e.s, continueront à montrer par l'exemple comment vivre une existence criminalisée dans un monde qui ne leur a jamais été favorable. J'ai hâte de lire plus à ce sujet dans le nouveau livre de Gallant et Lam, *Not Your Rescue Project*. Malgré les efforts constants pour exclure la voix des TdS du discours dominant et les tentatives

visant à insinuer, comme l'a fait RealOrl, que les efforts pour mettre ces voix au centre ne sont que « des anecdotes tirées du top 1 % des créateurs de contenu OnlyFans qui disent être fiers de leur travail », les TdS de tous horizons n'abandonnent et ne se conforment pourtant toujours pas à la politique des autres luttes syndicales. Les TdS continueront à ouvrir de nouvelles voies pour échapper à la corvée du travail salarié, à créer des communautés fortes qui résistent aux pouvoirs oppressifs de l'État, à traverser les frontières – et à faire tout cela avec classe et style.



Chapitre 4

# **Grandir ensemble**

Mélanger le travail du sexe à l'anarchisme



# ESQUIVER LES POSTURES IDÉOLOGIQUES

Je me sens souvent coincé.x.e par l'actuel débat autour du travail du sexe entre plusieurs discours idéologiques. Si je devais les caricaturer, voici à quoi ils ressembleraient :



Aux yeux des réactionnaires et conservateurs de tout bords, entre victime, pervers immoral et avatar du patriarcat, ce que je représente est haï. Chaque action de ma part va servir à nourrir leur agenda politique. Si je vis des agressions dans le cadre de mon travail, ça légitimera le fait que je suis une victime. Si je prend du plaisir, ça légitimera le fait que je suis une personne pervers et immorale. Si je travaille uniquement en ligne, je suis privilégiée et n'ai pas vraiment la légitimité de m'exprimer en tant que TdS. Si je travaille trop peu, je ne suis pas vraiment TdS, mais simplement une personne en quête d'excitation. Si je travaille de manière illégale, c'est que je fais forcément partie de réseaux criminels. Ici, on ne va accueillir ma parole que si la narration de mon expérience peut aider à fortifier le discours selon lequel toutes les TdS le sont contre leur gré et sont des victimes.



Par contre, dans les milieux queer-féministe que je fréquente, être TdS est souvent vu comme la panachée de l'empowerment, amenant une grande dose de street-creds et de queerness. Si je suis TdS, c'est que je suis forcément hyper déconstruit.x.e sur tout ce qui touche la sexualité et les thématiques de genre. Si je suis TdS, c'est que ma sexualité est tellement libérée que je dois forcément être un peu nymphomane et que en plus, je l'assume parfaitement. Si je suis TdS, c'est qu'il s'agit forcément d'un acte politique et

militant et non d'une activité de survie au vu des choix limités disponibles sous le capitalisme. Si je dis que je hais mon travail, qu'il est oppressif et indigne, comme pourrait le faire n'importe quel employé.x.e avec une perspective anticapitaliste, on me demandera quand même assez rapidement de ne pas l'exprimer trop fort et trop publiquement par peur de donner de l'eau au moulin des abolitionnistes



Les organisations de défense des droits humains qui soutiennent les TdS le font en rappelant les violences que nous subissons à travers le monde, notamment grâce à un important travail de documentation. C'est depuis notre statut de victimes que ces organisations essaient d'amener l'opinion publique à ressentir de l'empathie envers nous. L'idée est que cette empathie amène à ce que la société et les pouvoirs en place nous traitent de manière plus juste. Cette stratégie essaie de nous valoriser au yeux du reste de la société, argumentant que les droits des TdS sont des droits humains, que le TdS est un vrai travail, rappelant parfois même que nous payons des impôts comme tout le monde. En gros, nous sommes de bon.x.nes citoyen.x.nes et devrions être traité.x.es comme tel. Le coût de cette stratégie est que la solidarité (et parfois la pitié) que nous recevons est lié à notre statut de personnes vulnérables, mais présentées comme respectables. Alors forcément, quand nous sortons de la catégorie «vulnérable et respectable» en passant nos agresseuses à tabac, en organisant des armes pour nous défendre, en crachant sur toutes les autorités, en participant fièrement aux émeutes comme lors de la première Pride à Stonewall, en revendiquant de travailler de manière illégale là où la voie légale serait pourtant possible

ou en occupant des églises<sup>8</sup>, ça fait désordre et l'on nous fait rapidement comprendre que nous agissons contre nos propres intérêts

Par vision idéologique, je décris cette forme d'engagement politique où l'on passe son temps à dire à tout un chacun comment se comporter et comment ne pas se comporter, ce qui est bien et ce qui est mal, à distribuer des bons et des mauvais points, à tendre vers un idéal de pureté et vers des identités rigides. S'orienter d'après une idéologie revient souvent à reconstruire des dynamiques de pouvoir puisque l'on va se référer à une autorité (manifeste, comité, président de parti) pour s'orienter sur la bonne stratégie à suivre, la bonne réponse à donner. L'idéologie fournit à chaque situation, à chaque contexte, une réponse claire, figée et alignée avec la posture idéologique à laquelle a été faite allégeance.

Lors des échanges avec d'autres anarchistes TdS et en lisant les différents témoignages que nous avons reçu pour cette publication, j'ai eu de la joie de découvrir à quel point les discours n'étaient pas homogènes et à constater une absence d'allégeance collective à une vision idéologique bien définie sur le travail du sexe. Plutôt qu'une position claire et cohérente, ce sont des nuances qui sont amenées par le partage de toutes ces expériences. C'est logique si l'on comprend l'anarchisme non pas comme un dogme rigide mais comme une philosophie et une boîte à outils pour comprendre les dynamiques de pouvoir matériellement ancrées dans nos sociétés. Nos existences sont multiples et nos manières de répondre à la situation initiale que nous présente la vie le sont donc aussi. Là où nous pourrions être devant un horizon infini de possibilités et de différences, suivre une idéologie nous restreint constamment dans nos explorations.

Voilà une convergence entre anarchisme et travail du sexe : l'intérêt à esquisser les postures idéologiques. Le travail du sexe est un univers tellement vaste, englobant une multitude de contextes différents. Vouloir y

répondre par la prise en compte d'une seule réalité revient à nier cette pluralité. Cela crée une compétition idéologique et des débats stériles ou s'affrontent des visions rigides et opposées. À la place, nous pouvons dédier notre énergie à créer un effort commun permettant à ce que chaque personnes puisse exercer la plus grandes liberté possible. L'anarchisme comme je le comprends, défend la liberté, l'autodétermination ainsi que l'autonomie personnelle et collective. Le chemin vers la libération totale de nos vies ne se fait pas en décidant de ce qui est le mieux pour les personnes opprimées. On avance quand on ouvre nos cœurs, qu'on écoute et qu'on respecte les voix de ceux qui sont les plus frontalement touchés par une dynamique d'oppression.

**« Mon corps, mon choix, vaut tout autant pour la sexualité et l'avortement que pour la migration, les opérations médicales, l'usage de médicament et de drogues, les comportements à risque et le travail du sexe. »**

---

8. Voir la brochure «La révolte des prostituées : 1975 – 2025, 50 ans de luttes» par Cybèle, Vladimyyr, Fany, 2025

# RIEN SUR NOUS SANS NOUS

Il y a quelques années, j'ai décliné une invitation à donner une présentation sur les enjeux de sécurités numériques propre aux TdS, lors d'un colloque universitaire thématissant le travail du sexe. Dans la liste des intervenant.x.e.s, il y avait beaucoup de chercheuses universitaires, journalistes et travailleuses social mais personne se définissant comme TdS. Quand j'ai demandé si des personnes TdS allaient prendre part à la journée, on me répondit que le colloque en question était organisé en première ligne pour le monde académique, mais qu'il y en aurait peut-être un.x.e ou deux dans la salle. Au vu des échanges que j'ai eu avec d'autres TdS, cette anecdote est loin d'être un exemple isolé.

En tant que catégorie fortement stigmatisée, les TdS qui s'expriment dans l'espace public sont rares. C'est donc d'autant plus facile de parler à notre place et en notre nom. Si cela ne choque personne, c'est qu'il s'agit ici d'un phénomène complètement banal. Prendre des décisions à la place d'autres personnes représente exactement 100 % du temps de travail des politicien.x.nes et il est tout à fait habituel qu'ils s'expriment au nom du fameux peuple ou de divers groupes sociaux qui ne leur ont pourtant rien demandé. De la même manière, notre organisation sociale est construite sur des expert.x.e.s, des portes paroles, des délégu.x.é.s, des agent.x.e.s en communication et beaucoup d'autres groupes dont la fonction est

précisément de s'exprimer à la place et au nom d'autrui.

Face à cette situation, il n'est pas étonnant que l'une des principales revendications amenée par les TdS en luttes est «Rien sur nous sans nous – nothing about us without us». J'utilise moi-même ce slogan pour proposer une rupture radicale avec notre structure sociale actuelle. S'exprimer à ma place, c'est le premier pas pour installer un rapport de pouvoir permettant de me juger, me dominer, me gouverner, m'éduquer où me protéger – toutes des actions qui ont pour conséquence de m'enlever ma liberté. Bien d'autres mouvements sociaux ont compris que leur émancipation passerait par une reprise du pouvoir de s'exprimer en leur nom propre et de prendre les décisions qui les concernent. Je pense au mouvement des gilets jaunes en France qui a systématiquement refusé que des personnes deviennent porte-parole du mouvement et aillent négocier avec le gouvernement, allant jusqu'à attaquer physiquement celles et ceux qui s'y sont essayé.x.es. Mais aussi aux mouvements féministes dont nous héritons le slogan «mon corps, mon choix» qui porte la même revendication d'autodétermination que le «rien sur nous sans nous» des TdS.

## Choisir les termes du débat

**Parler de quelque chose qui nous concerne, parler de quelque chose qui nous concerne pas, parler de quelque chose qui nous touche, parler de quelque chose qui nous touche pas, parler à la place d'autrui, parler au nom d'autrui, parler avec autrui, demander conseil à autrui, donner un conseil sollicité à autrui, donner un conseil non sollicité à autrui, parler en son nom propre, donner son propre avis, demander son avis à autrui, donner la parole à autrui, prendre la parole à autrui, couper la parole à autrui, débattre avec autrui**



# ALORS COMME ÇA ON VEUT NOUS DÉFENDRE ?

Une partie des mouvements hostiles au travail du sexe s'y attaque frontalement au travers d'une condamnation morale, critiquant l'affront que provoque cette activité envers le couple hétéro-monogame et la famille. Ici les lignes de front sont claires.

Une autre tendance s'attaque, elle à l'existence du travail du sexe au travers d'un discours paternaliste évoquant la nécessaire protection des TdS, même si cela va à l'encontre des intérêts de ces dernier.x.ères. L'exemple le plus frappant en est le modèle nordique – nommé ainsi dû au fait de sa première apparition en Suède – qui consiste à criminaliser les client.x.e.s mais pas les TdS. Voilà ce qu'en dit le Réseau mondial des Projets sur le Travail Sexuel :

*«Le « modèle nordique » consiste à criminaliser l'achat de services sexuels et repose sur l'idéologie selon laquelle tout travail du sexe est une forme de violence. L'objectif du modèle nordique est d'éliminer le travail du sexe. Il le fait à court terme par le biais de la criminalisation et d'amendes imposées aux individus qui achètent des services sexuels, mais aussi à long terme en présentant le travail du sexe comme intrinsèquement nuisible à l'individu et à la société. Selon l'idéologie qui sous-tend ce modèle, les travailleurSEs du sexe seraient des victimes incapables de prendre des décisions pour elles/eux-mêmes et le travail du sexe une activité que personne ne choisirait librement ou à laquelle personne ne consentirait librement.»*

C'est donc au nom de la défense des TdS que l'État agit contre les TdS. Une fois de plus, les opposant.x.e.s au travail du sexe n'ont rien inventé. Agir contre une personne tout en proclamant vouloir la défendre est une rhétorique couramment utilisé pour

s'arroger un pouvoir sur autrui. Dans notre culture patriarcale et autoritaire, il est presque banal que certaines personnes se donnent le droit de savoir ce qui est bon ou non pour d'autres personnes, peu importe l'avis des personnes concernées. C'est la figure du père qui agit pour le bien de son enfant en l'élevant avec dureté pour lui apprendre la vie et en faire un vrai bonhomme, celles des profs qui sauront toujours mieux que les élèves ce qui est bon pour leurs avenir scolaires et professionnels, des gouvernements qui dictent des lois de plus en plus répressive au nom des peuple qu'ils asservissent et, finalement, c'est aussi la figure de Dieu le Père qui agit comme un berger envers son peuple qu'il mènera là où il le souhaite même s'il faut recourir à des moyens quelque peu extrêmes - souvenez-vous de la punition divine qui fût, dans un geste de mécontentement, de génocider la terre entière au travers du déluge.

En plus d'être banale, cette rhétorique semble être la forme la plus courante d'exercer une autorité sur autrui. Bien rare sont les tyrans qui assument faire usage de leur pouvoir pour maintenir leurs privilèges, imposer leur vision du monde ou par simple envie de domination. L'autorité se drapait bien souvent des meilleures intentions.

Ainsi, il n'est pas surprenant de retrouver ce même discours mobilisé contre le travail du sexe. Demander l'interdiction du travail du sexe afin de protéger les TdS paraît bien plus défendable que de demander l'interdiction du travail du sexe avec la volonté assumée de criminaliser, stigmatiser, précariser et isoler les TdS. Dans les faits pourtant une interdiction est une interdiction, peu importe au nom de quelles motivations elle est proclamée et les conséquences sont les mêmes. Allez je vous lâche un petit scoop :

interdire une chose ne la fait pas disparaître automatiquement. Interdire la mendicité en ville par exemple ne rend pas par un coup de baguette magique les mendiant.x.e.s plus riches mais les expulse simplement des centres villes, toujours plus loin vers la périphérie des métropoles. Poser des barres en métal sur les bancs publics pour qu'il ne soit plus possible d'y dormir n'offre pas par miracle un logement aux sans-abris, mais les fera dormir à même le sol dans un inconfort encore plus grand. Je pourrais continuer avec les piques-anti pigeons qui ne font pas disparaître ces derniers pour autant, mais vous avez sûrement compris le principe.

C'est donc bien une guerre contre les TdS qui est menée, emballée dans un discours paternaliste de protection. Et la lutte pour sa propre émancipation commence souvent par une rupture avec ce lien de protection. Les mouvements féministes l'ont bien compris avec le slogan «ne me libérez pas, je m'en charge», de même que les mouvements de TdS avec celui vu plus haut «rien sur nous sans nous». Il s'agit de briser avec toute une culture de normalisation de l'autorité en commençant à reprendre le pouvoir sur soi même.

Il s'agit d'un paradoxe. Pour réellement favoriser l'émancipation d'un groupe social subissant des oppressions systémiques, il est nécessaire que ce groupe gagne en puissance. Les catégories sociales vulnérables, le sont justement par le fait que d'autres groupes sociaux leur retirent du pouvoir. Le patriarcat réduit les femmes et les minorités de genre à des catégories vulnérables dû au pouvoir que prennent sur eux les hommes cis. Le capitalisme réduit les pauvres à des catégories vulnérables dû au pouvoir endossé par les riches. Les États-

nations réduisent les personnes étrangères à des catégories vulnérables dû au pouvoir qu'ils exercent sur leurs frontières. La criminalisation et la stigmatisation réduisent les TdS à une catégories vulnérables dû à un mélange de tous ces systèmes d'oppressions.

Ce que je constate, c'est que les discours des gouvernements sur la traite humaine où les droits humains ne produisent majoritairement rien d'autre qu'une dynamique paternaliste censée protéger les catégories vulnérables mais jamais à une redistribution du pouvoir. En fait, les États n'ont aucun intérêt à donner du pouvoir à autrui puisque c'est le monopole de ce pouvoir qui leur permet d'exister. C'est cela qui explique que les mesures prises par les autorités pour protéger autrui, ni ne permettent ni ne favorisent l'émancipation et l'auto-défense de cette personne. Protéger autrui cimente la position de pouvoir des puissants alors que l'autodéfense diminue leur pouvoir.

Voilà pourquoi au nom de la lutte contre la traite humaine ou de l'exploitation présumées des TdS, il n'a jamais été question d'ouvrir les frontières, de légaliser le statut de séjours des personnes sans papiers ou de donner des formations d'autodéfense aux TdS.

Vous voulez nous protéger ? Donnez nous des armes et je vous assure que le nombre de TdS assassinées chutera rapidement.

# Geeks & médecins

À propos de la différence entre solidarité et moralisme

*J'utilise ici le terme geek comme synonyme de passionné.x.e du domaine digital, sans connotation négative, me considérant moi-même comme geek. De plus, pour simplifier je parle des médecins mais on pourrait étendre l'exemple qui suit à tous le corps médical ainsi qu'aux travailleuses sociaux.*

Il y a quelques temps j'ai participé à une rencontre sur la sécurité digitale organisé par l'ESWA, l'European SexWorker Alliance. Lors d'une discussion avec d'autres participant.x.e.s, nous avons échangé sur la différence que nous voyions entre aller demander du soutien dans une structure médicale et aller demander du soutien numérique dans des associations de geeks. En nous basant sur nos propres expériences et celles de TdS que nous connaissions, nous nous sommes rapidement rendu compte d'une grosse différence de traitement, illustrant parfaitement l'opposition entre une posture de soutien solidaire et une posture moralisante.

La situation initiale est la même dans les deux cas : nous venons toquer à la porte des

geeks/médecins, depuis notre réalité de TdS, avec une demande précise : faire un test d'infection sexuellement transmissible, créer un site internet de manière anonyme, recevoir des conseils gynécologiques ou encore apprendre à effacer des métadonnées.

Lors de la discussion, on est toustes rapidement tombé d'accord sur le fait que le contact avec les médecins se passe majoritairement mal. Chacun.x.e d'entre nous connaissait ou avait vécu au minimum une situation où un.x.e. médecin utilise la position d'autorité que lui confère sa profession et le fait que l'on vienne avec une demande, pour y aller de son petit commentaire sur nos choix de vies. Nombre d'entre nous ont ainsi déjà dû affronter des jugements moraux, des commentaires désapprobateurs, des conseils pour nous réorienter professionnellement ou des remarques culpabilisantes alors que nous venions simplement demander à un médecin de faire une prise de sang. La conséquence de cette dynamique moralisante est que beaucoup de TdS vont avoir tendance à se passer autant que possible de l'aide du personnel médical et à leur cacher leur activité de TdS. À chaque fois que nous devons aller voir des médecins on va se demander comment on va être reçu et si l'on

possède l'énergie nécessaire pour y faire face. Le soutien que nous pourrions légitimement s'attendre à recevoir du corps médical se retrouve ainsi fortement réduit.

Lorsqu'on a continué la discussion sur nos expériences avec des associations et collectifs qui fournissent du soutien numérique, les retours d'expériences ont été nettement plus positifs. Apparemment, les geeks ne se sentent pas concerné.x.e ou personnellement touché.x.e par nos choix de vie. Là où les médecins se sentent dans l'obligation de nous sermonner sur notre activité professionnelle sans que nous leur ayons demandé quoi que ce soit, les geeks semblent beaucoup plus intéressé.x.e.s à trouver des solutions aux problèmes pour lesquels nous venons les solliciter. Au lieu de regards inquiets ou désapprobateurs, ce que l'on rencontre majoritairement lorsque l'on se rend dans des hackers-spaces ou des permanences d'autodéfense numérique, c'est la joie que des personnes viennent requérir leur services, souhaitent utiliser leurs outils, la volonté que tout le monde puisse bénéficier d'une utilisation sécurisée d'internet et l'enthousiasme du challenge lié à la recherche d'une solution à notre problème. On entendra bien plus souvent *«donc vous êtes TdS et c'est depuis ce contexte de menace spécifique que vous aimeriez créer*

*un site internet de manière anonyme. Très bien voici ce que vous pouvez faire,....»* plutôt que *«vous voulez vous faire vacciner contre le HPV à cause de votre activité de TdS... vous savez, à mon avis ce serait plus simple de changer de métier»*

Dans le contexte geek, on se sent pris.x.e au sérieux, accepté.x.e dans nos réalités et soutenu.x.e.s dans nos demandes. Ça sera donc avec beaucoup plus de facilité et de légèreté que nous pourrions aller demander du soutien.

Bien sûr, tout ça est un peu caricatural. Dans nos échanges il s'agissait de tendances globales, on a bien conscience qu'il existe des geeks relous et des médecins géniaux. Mais la clarté avec laquelle nos expériences ont convergé, alors que nous venions des quatre coins de l'Europe, soulève à mes yeux un réel phénomène social. Et surtout, il s'agit d'une leçon à toutes personnes qui souhaitent nous soutenir et se montrer solidaire. Si vous voulez que l'on vous reconnaisse en tant qu'allié.x.e, écoutez-nous, écoutez nos demandes, prenez-nous au sérieux et n'essayez pas de nous sauver tant qu'on ne vous l'a pas demandé.

# Contribution N°11

Allemagne - Lora L'Osieux, TdS queer, anarchiste, non-binaire (Bordel/Escorte)

Reçu en allemand suite à l'appel à témoignage du Projet-Evasions

## Au-delà de la norme

Au-delà du gris,  
derrière cette porte rouge, se trouve un monde  
décoré de fleurs en plastique.

Ici, je peux me plonger dans des milliers d'histoires  
qui me sont confiées dans des lits voilés  
Ces histoires parlent d'amour et de joie,  
d'injustice sociale, de solitude et d'aliénation  
Des corps, portant les traces de réalités de vie très diverses  
montrent, la où l'État jamais ne fonctionnera,  
comment les gens se débrouillent  
comment les germes de l'auto-organisation se développent en formes magnifiques

Au-delà des convenances  
la bourgeoisie et la norme peuvent laisser tomber leurs  
masques.  
Les façades s'effondrent  
et laissent place au désir et à l'imagination  
à des projets de vie rebelles et tortueux

Au-delà des systèmes  
qui nous ont si souvent laissés tomber ou dont nous n'avons jamais pu faire partie  
nous nous organisons, grandissons ensemble et nous renforçons.  
L'expérience partagée donne un sens plus profond à la compréhension et ainsi  
nous formons des réseaux pour nous apporter mutuellement de la sécurité.  
Créons des espaces où personne ne peut nous blesser en punition de nos vies.  
Créons d'autres façons d'interagir ensemble.  
De quotidiennes tentatives pour renverser les rapports de domination.

Au-delà de la honte  
je me sens libre.  
Je décide de ce qui est bien et mal  
et je me baigne dans les nuances et les paradoxes.  
Ici, il y a de la place pour la vulnérabilité.

Au-delà de la norme,  
nous sommes une menace pour la décence, la  
chasteté et la morale bourgeoise\*.

Au-delà des catégories, des stéréotypes,  
nous pouvons être,  
nous pouvons grandir.

---

\*Référence au livre « Queering  
Anarchism, C.B. Darning : Une  
analyse queer du travail du sexe :

# LE CONTRAIRE DE L'EXPLOITATION C'EST L'AUTOGESTION

Mon histoire de TdS commence avec la nécessité de gagner de l'argent. Un bon rappel que le travail du sexe est une réponse à l'organisation capitaliste de nos sociétés. Et si les TdS luttent pour que le travail du sexe soit considéré comme un travail, ça n'enlève rien au fait que le travail salarié est une forme d'exploitation.

Cela étant dit, l'exploitation que nous vivons à travers notre travail de TdS est différente d'une personne à l'autre. Et comme dans tout travail, plus une personne provient d'une catégorie sociale vulnérable plus le potentiel d'exploitation est grand. TdS ou non, un.x.e travailleuse sans papier n'a aucune protection sociale ou juridique contre son patron et contre ses client.x.e.s. TdS ou non, plus un.x.e travailleuse est dans une situation financière précaire et plus la personne sera encline à dépasser ses limites et à accepter des conditions de travail dangereuse pour sa santé mentale et physique. TdS ou non, les travailleuses femmes, les minorités de genre et les personnes racisées auront statistiquement beaucoup plus de chance de subir du harcèlement, du mobbing ou de la discrimination dans leur lieu de travail que les autres.

Pour les TdS par contre, la criminalisation de leur métier amène encore une vulnérabilité supplémentaire – peu importe que la répression soit fondée sur un discours de condamnation morale ou sur un discours de protection comme dans le modèle nordique. À travers la criminalisation, la population assimile le travail du sexe à la criminalité ce qui fait augmenter la stigmatisation, la protection sociale et juridique disparaissent et, dû au caractère clandestin, les conditions de travail se dégradent augmentant ainsi le danger que représentent les client.x.e.s.

là encore, le travail du sexe ne fait pas monde à part. Se regrouper entre travailleuses du même domaine au sein de réseaux et de structures permet de créer un rapport de force et de se soutenir mutuellement contre l'exploitation venant du haut de la pyramide sociale. S'il fait sens pour des ouvrier.x.ères de se passer de patrons pour gérer elleux-mêmes leurs outils de production et leurs conditions de travail, je ne vois pas pourquoi ce serait différent pour les TdS. Si une usine peut être gérée collectivement de manière horizontale, pourquoi pas un bordel ? Il existe d'ailleurs une multitude de regroupements de TdS à travers le monde. Certain.x.es s'organisent en syndicat comme Le STRASS en France ou le SWARM en Angleterre, en collectif comme le Sexworker Collectif en Suisse ou le Black Sexworker Collectif à Berlin, d'autres se fédèrent en réseau comme l'European Sexworker Alliance et d'autres encore se regroupent en association spontanée et informelle pour des actions précises comme pour la fameuse occupation de l'église de Saint-Nizier en 1975<sup>9</sup>.

---

9. ibid

# Contribution N°12

Extrait du texte "Milles résistances" - Projet-Evasions, 2026

## Apprendre ensemble

Dans cette ère (pré)-fasciste, il est important de garder en mémoire que résister est un processus d'apprentissage. La grande majorité d'entre nous ne savons pas ce que vivre sous le fascisme signifie et nous n'y sommes pas préparé.e.s. Pourtant, pour apprendre à résister, les connaissances sont là, tout autour de nous, il faut juste savoir se connecter, écouter, apprendre des autres et partager notre propre savoir. A l'échelle du réseau d'amitié qu'est le Projet-Evasions, on n'a par exemple aucune idée de ce que signifierait vivre sous un gouvernement RN en France ou AFD en Allemagne. Mais si on échange nos différentes expériences de vie, on sait ce que signifie vivre sous un régime fasciste et totalitaire où tout opposant politique est jeté en prison comme c'est le cas en Turquie, ce que cela signifie que de travailler illégalement comme travailleuses du sexe, ce que

c'est que d'être queer dans un pays où l'homosexualité est passible de prison comme c'est le cas au Maroc, on sait ce que c'est que de passer illégalement la frontière, d'acquérir des faux papiers, de survivre dans l'univers carcéral, comment n'utiliser que du cash pour vivre, chiffrer nos données sur internet, agir en groupe lors d'émeutes et beaucoup d'autres choses... Nos existences sont riches en expériences et mise en commun elles représentent nos meilleures possibilités de survies face au fascisme. Il y a beaucoup à apprendre de celles et ceux dont les vies ont déjà été attaquées et écrasées, que ça soit par des gouvernements de gauche comme de droite. Certaines existences et groupes sociaux connaissent depuis longtemps la violence que peut exercer un État et comment y réagir. La plupart des TdS savent très bien comment naviguer entre

différentes fausses identités pour en camoufler la réelle. Les anarchistes ont de leur côté accumulé une solide expérience d'attaques offensives contre les structures du pouvoir, en témoigne particulièrement bien le site internet du No Trace Projet, qui offre «Un ensemble d'outils pour aider les anarchistes et autres rebelles à comprendre les capacités de leurs ennemis, saper les efforts de surveillance, et au final agir sans se faire attraper». Et qui sait mieux que les personnes migrantes comment se faire de faux papier et passer les frontières ?

Dans ces temps sombres, c'est dans les marges de nos sociétés que se trouvent les connaissances qui nous permettront collectivement de survivre au fascisme là où il s'installe. Il est urgent que cela soit reconnu et valorisé.



# Contribution N°13

Canada – Italie - Entrevue avec Leopoldina Fortunati - Par Adore Goldman et Melina May du Comité autonome du travail du Sexe. Reçu en Français suite à l'appel à témoignage du Projet-Evasions

## La madonne et la putain: travailleuses en lutte contre le déni de travail

*Leopoldina Fortunati est militante **opéraïste**<sup>10</sup>, féministe-marxiste et sociologue. Dans les années 1970, elle a milité activement dans les groupes Potere Operaio, puis Lotta Femminista en Italie. Active au sein de la Campagne internationale pour un salaire au travail ménager, elle écrit le livre L'Arcane de la reproduction: Femmes au foyer, prostituées, ouvriers et capital<sup>11</sup>. Dans ce texte, Fortunati manipule les concepts marxistes afin de montrer comment s'articule la reproduction de la **force de travail** au sein de la famille, mais également en dehors, à travers le travail du sexe. Nous avons voulu interroger Fortunati sur son analyse du travail du sexe dans l'Arcane et sur sa pertinence dans les luttes actuelles. Voici ce qu'elle avait à nous dire.*

**A+M:** Dans l'Arcane de la reproduction, vous montrez comment le travail domestique des ménagères au sein de la famille capitaliste crée de la **survalueur** en reproduisant la force de travail. En effet, faire le ménage, le lavage, prendre soin des enfants, faire à manger, tout ce travail gratuit prodigué à l'ouvrier et aux futurs ouvriers est saisi par le **Capital**. Ainsi, le capitaliste économise sur la reproduction de sa force de travail. Les femmes se retrouvent donc à la fois soumises au capitaliste et dépendantes du salaire des hommes pour survivre. Bien sûr, ce schéma s'est complexifié avec l'entrée des femmes sur le marché du travail et la création des services sociaux, mais la majorité du travail de reproduction sociale est toujours effectuée par les femmes, et le travail au sein de la famille est toujours nécessaire à la reproduction de la force de travail.

Dans votre analyse, quel est le rôle de la prostitution dans le processus de reproduction et comment s'articule-t-il avec le travail sexuel gratuit au sein de la famille capitaliste? Existents-ils des liens historiques entre la lutte des TdS et la lutte pour un salaire au travail ménager?

**Leopoldina:** Pour commencer, j'ai toujours dit que la prostitution a une fonction sur le plan productif, sur le plan social et sur le plan politique. Sur le plan productif parce que c'est le même **procès** qu'il y a dans les maisons. La seule chose qui change, c'est la rétribution mais une rétribution pour laquelle les femmes paient le coût élevé du mépris social.

Toute l'histoire de la **monétisation** précède le capitalisme de plusieurs siècles, au temps de l'Empire Romain et même de la Grèce Antique. La prostitution naît avec la monétisation. Un ami à moi à Washington est en train d'en faire l'histoire. Dans ses recherches, il paraît évident que ce procès sert principalement aux femmes à se constituer une dote. Parce que la monétisation a mis en crise le marché du mariage, ce sont [d'abord] les jeunes filles futures mariées se marier qui se sont prostituées pour une période de temps dans les temples pour acquérir de l'argent.

Si on retourne au capitalisme, il y a toujours eu un grand orgueil de la part de la classe ouvrière quant à l'argent gagné dans les usines. C'était de l'argent gagné avec la fatigue, avec le sang. Ça a été un péché pour les femmes de faire du travail sexuel et d'être fières de l'argent qu'elles gagnaient. Alors, on comprend bien que même si le procès productif matériel de l'organisation du travail domestique et



le procès de la prostitution est exactement le même, il y a ce petit détail qui sert à monter les femmes les unes contre les autres. C'est une monétisation qui a toujours été mise en compétition avec le manque de monétisation du travail domestique. Bien sûr, sur les plans politique et social, les deux sphères, tout en étant identiques, viennent jouer l'une contre l'autre.

Pour moi, c'était vraiment clair quand on a commencé les luttes féministes que la première lutte à mener, c'était d'être toutes ensemble parce que l'unité entre les femmes est fondamentale. Si nous acceptons d'être divisées, si nous acceptons d'avoir ces deux sphères en opposition, nous n'arrivons jamais à rien. Je dois dire qu'au début des années 1970, la nécessité de récupérer une unité dans la lutte des femmes, de ne pas accepter d'être partagées les unes contre les autres a été vraiment claire, et il y a eu une lutte formidable dans ces années-là. Par exemple, les prostituées en France ont occupé une église pour protester contre les conditions de vie dans lesquelles elles étaient obligées de vivre<sup>12</sup>. Dans ma région, [à Padoue, en Italie], il y avait un réseau de comités de prostituées qui luttaient pour l'indépendance, pour l'autonomie dans la gestion de leur corps et de leur argent, c'est-à-dire pour détruire la figure du proxénète. Donc, on a toujours lutté ensemble. On était dans les mêmes mobilisations, par exemple celles du comité pour le salaire au travail ménager et d'autres.

Ça a été différent pour les mouvements féministes en général. Les mouvements féministes ont toujours eu beaucoup de problèmes, de la même manière qu'ils ont maintenant des problèmes avec les trans - particulièrement les femmes trans. C'est terrible. Il y a toujours eu des problèmes dans la vision politique des mouvements féministes en général parce qu'elles pensaient que leur lutte était différente, et ça n'a mené à rien naturellement. Simplement à l'affaiblissement des luttes des unes et des autres.

Dans nos réseaux, on avait pleinement conscience de la nécessité de cette unité des luttes et de comprendre comment organiser un programme politique qui nous unissait. Par exemple, la lutte pour les droits à l'avortement, c'était une chose que nous avions toutes en commun, comme la lutte

pour le droit aux contraceptifs, la lutte pour le droit de décider de notre sexualité et la lutte pour le salaire au travail domestique.

La lutte pour le salaire au travail domestique était importante, même pour les TdS, parce qu'il est important pour les femmes d'avoir de l'argent à la maison. Autrement, elles sont toujours en compétition parce que s'il n'y a rien [pour le travail sexuel fait à la maison], naturellement, même quand tu décides de faire du travail du sexe, les prix sont bas. Tandis que s'il y a de l'argent, tu as plus de possibilités de négocier. [Sans revenu de base / reconnaissance du travail domestique, les femmes dépendent davantage du marché, elles sont mises en concurrence entre elles et tout ça fait que les prix du travail sexuel restent bas. Donc le salaire au travail domestique augmente le pouvoir de négociation, y compris dans le travail du sexe – NDE]

**A+M:** Parmi vos constats, vous expliquez «l'apparente antithèse entre le travail de production et le travail de reproduction»<sup>13</sup>. Dans ce système, le Capital fait apparaître le travail de reproduction (sexuelle et sociale) comme une force naturelle: la reproduction de la force de travail masculine est posée comme une prestation personnelle plutôt que comme un emploi. Vous écrivez: «[...] les luttes des femmes ont eu davantage de difficultés à dévoiler les mécanismes de l'exploitation, précisément à cause de cette complexité spécifique du rapport des femmes avec le capital<sup>14</sup>.» Contrairement au travail rémunéré où l'ouvrier reçoit directement le salaire de son travail du Capital, la ménagère, elle, échange son travail de reproduction au Capital par l'intermédiaire de l'ouvrier. Cela crée l'isolement des ménagères, et donc, une difficulté supplémentaire à s'organiser avec celles qui effectuent le même travail.

De manière similaire, dans l'industrie du sexe, plusieurs d'entre nous travaillons seules, isolées de nos collègues, et lorsque nous avons un semblant de milieu de travail, la criminalisation et la surveillance de celui-ci rendent notre organisation particulièrement difficile.

De plus, de nos jours, les technologies prennent une place prépondérante à la fois à l'intérieur de nos ménages, des services sociaux et de nos sexualités. Comme vous l'écrivez:



*«Le pouvoir des hommes en tant que groupe social a été réassemblé grâce à ces technologies qui fonctionnent comme des outils de **travail reproductif** permettant la pénétration directe du capital dans les sphères immatérielles de la reproduction des individus<sup>15</sup>.»*

Pour les TdS, les technologies sont désormais incontournables: une grande partie du travail s'est déplacé en ligne, à travers l'utilisation des réseaux sociaux, des plateformes d'annonces ou de vente de contenus érotiques comme OnlyFans. Dans vos recherches, vous vous intéressez entre autres aux impacts des technologies sur les sexualités. Comment ces dernières influencent-elles le rapport entre les genres, entre autres avec l'utilisation d'Internet et d'autres technologies de l'information? Quels rapprochements pouvez-vous faire entre la complexité d'organisation de la lutte des ménagères et celle des TdS? Comment peut-on la dépasser?

**Leopoldina:** Travailler isolée, c'est de plus en plus le modèle. C'est soit le bordel, qui est la fabrique, ou la profession [indépendante], qui est comme la condition des femmes ménagères, c'est-à-dire que chacune de nous travaille chez soi ou dans la rue. Mais seule!

C'est clair que les technologies digitales ont un grand impact pour les femmes: elles servent à les faire régresser sur le plan de la communication. Nous avons reculé avec l'ordinateur, avec Internet. Les hommes sont toujours plus savants que nous parce que les ordinateurs appartiennent à leur tradition.

Un deuxième élément est l'isolement social terrible que toutes ces technologies provoquent, surtout dans la maison où il s'est aggravé. Il y a beaucoup de familles qui se retrouvent autour d'une table pour manger, et chacun.e est sur son téléphone portable. Iels sont présent.es et absent.es à la fois.

Les plateformes digitale ont modernisé le rôle des proxénètes. Elles sont les [nouvelles] proxénètes. Ce sont elles qui gagnent sur le travail des femmes. Elles l'ont modernisé, mais c'est le même rôle. Elles prennent l'argent, et puisqu'il y a un puissant isolement, il n'y a plus la protection de la sécurité physique que les proxénètes garantissaient d'une certaine façon. C'est un saut dans l'organisation du

travail sexuel. On est passé de la division du travail du sexe-usine à l'isolement. Maintenant, il est beaucoup plus difficile de s'organiser et de faire des choses ensemble parce que nous ne savons pas où nous retrouver. D'autre part, nous sommes contrôlées par ces plateformes. En même temps, si on les bloquait, beaucoup de TdS seraient impactées parce dépendante de ces plateformes ; elles ont un grand pouvoir de contrôle et de gestion par rapport au travail sexuel.

Parallèlement, il y a une espèce de dédouanement du travail du sexe parce qu'il est davantage accepté dans les technologies et il amène à un traitement différent culturellement et socialement dans la société civile. Il faudrait étudier sérieusement cette question parce qu'il y a des articles académiques qui abordent ces technologies, mais qui ne réussissent pas à comprendre la signification politique de ce qui est en train d'arriver. Comment tu entres en contact? Combien d'argent la plateforme garde et combien d'argent elle te donne? Il faudrait étudier les détails du contrat.

**A:** Il me semble qu'il y a aussi quelque chose d'intéressant par rapport à qui travaille pour ces plateformes, surtout les personnes qui sont directement salariées, qui sont probablement pour la plupart des hommes informaticiens. En comparaison, nous recevons notre revenu via la plateforme, qui prend une part de cet argent, mais nous n'avons aucun encadrement sur le plan du droit du travail

**Leopoldina :** Il y a beaucoup plus d'isolement social parce que c'est une très grande partie du travail sexuel qui est devenu immatériel et qui est devenu online. Il reste les massages et quelques autres activités qui continuent. Il faudrait comprendre quelle est la proportion de travailleuses qui font du travail online et offline parce que je ne le sais pas, mais j'ai l'impression que beaucoup de jeunes préfèrent l'online parce qu'il n'y a pas de contact physique: c'est simplement un récit qu'elles créent devant la caméra.

**M:** Oui, même quand tu fais du travail en personne, tu vas avoir tout un travail en ligne à faire pour promouvoir tes services, puis nourrir ton personnage d'escorte en faisant des réseaux sociaux, etc.

**Leopoldina:** Et après, il y a l'idée que, toi, tu es libre, tu peux le faire quand tu veux, quand tu as du temps libre. Tandis que le travail du sexe [en personne] a des horaires précis, c'est le soir quand les clients ne travaillent pas ou bien dans des moments durant lesquels les gens sont en pause au travail.

Il y a aussi beaucoup de travail sexuel digital gratuit. C'est dans la physiologie d'Internet. Et beaucoup de personnes ne savent pas la différence entre activité et travail: elles pensent que c'est une question d'expression personnelle. Surtout, il y a beaucoup de confusion parmi les jeunes, qui font beaucoup de travail sexuel gratuit, et donc qui crée une concurrence énorme.

Et l'autre chose qui est importante, c'est que beaucoup d'États sont en train d'aller à droite. La droite, c'est Dieu, la famille et l'ordre social. Par exemple, il y a déjà eu des signaux terribles par rapport à l'avortement aux États-Unis, mais un peu partout également. Il y a un recul en arrière sur ça et moi, je m'attends à ce que ça touche aussi le travail sexuel. C'est pour cela qu'il faut encore plus être unies, nous toutes dans le même programme politique, dans la même lutte, etc. Parce qu'autrement, on risque d'être vraiment très faible.

**A+M :** Dans nos milieux de travail, il est commun d'avoir des collègues de travail qui occupent un emploi salarié dans les services sociaux, tel que dans l'enseignement et dans la santé. Pour plusieurs d'entre nous, le travail du sexe se présente comme un emploi complémentaire à un autre qui ne paye pas assez bien. Le manque de reconnaissance généralisé du travail reproductif, que celui-ci soit accompli à la maison, dans les salons de massage ou au sein des hôpitaux, fragilise les populations les plus marginalisées et expose celles qui l'accomplissent à l'épuisement et aux violences de tout genre.

À votre avis, en quoi la lutte pour un salaire pour le travail ménager constitue un point de convergence important et nécessaire aujourd'hui pour rallier les femmes en lutte?

**Leopoldina:** Cet objectif est fondamental, même pour les TdS parce qu'autrement, se crée une

concurrence. C'est pour cela qu'après, il y a une faiblesse des femmes partout, même dans le travail sexuel ou bien dans le travail à l'extérieur de la maison. Nous sommes toujours dans les métiers les moins payés, les plus précaires, etc. Naturellement, qui est la personne idéale pour accepter les miettes et pas le vrai argent?

Et donc le problème est: si les unes organisent quelque chose, les autres doivent les soutenir. C'est-à-dire, si vous organisez des initiatives politiques, par exemple devant les salons de massage, nous devons venir vous soutenir et vous devez nous soutenir par exemple, si nous organisons une grève des femmes. De façon que les luttes des unes deviennent les luttes des autres, qu'elles soient unies aux autres politiquement. Et peu à peu, elles doivent faire partie du programme politique du réseau au niveau international.

**A+M :** C'est une façon de garder des luttes autonomes, mais de les faire converger.

**Leopoldina:** C'est très important que chacune fasse ses luttes, mais ce qui est aussi important, c'est que ces luttes soient présentes dans le même programme, et que les autres les soutiennent.

---

10 Pour tous les mots surlignés, veuillez vous référer au glossaire à la fin de l'ouvrage pour mieux comprendre les concepts marxistes.

11 Leopoldina Fortunati. (1981). *L'Arcane de la reproduction. Femmes au foyer, prostituées, ouvriers et capital*. Éditions Entremonde.

12 Elle fait ici référence à l'occupation de l'église Saint-Nizier par les TDS de Lyon en 1975. Pour en apprendre plus: Lilian Mathieu. (1999). «Une mobilisation improbable: l'occupation de l'Église Saint-Nizier», *Revue française de sociologie*, vol. 40, no 3, p.475-483. dans *Luttes XXX, Inspirations du mouvement des travailleuses du sexe*, 2011, Les Éditions du remue-ménage.maison]

13 Leopoldina Fortunati. (2022). *Production et reproduction: l'apparente antithèse du mode de production capitaliste*, *Revue Ouvrage*, récupéré de <https://www.revue-ouvrage.org/production-et-reproduction/>

14. Ibid.

15 Leopoldina Fortunati. (2023). *Les femmes et la communication numérique: où en sommes-nous?*, *Revue Ouvrage*, récupéré de <https://www.revue-ouvrage.org/femmes-communication/>

Conclusion

# **Finir en parlant de liberté**



«*Ma liberté s'arrête là où commence la tienne*». J'imagine que la majorité d'entre vous qui me lisez avez déjà entendu cette phrase, ou peut-être avez-vous été éduqué avec, comme ce fut mon cas. J'ai grandi avec cette représentation où nos libertés sont sensées entrer en collusion, se menacer et être limité les unes par les autres mais aussi où parallèlement elle se vivent au détriment des autres<sup>15</sup>.

À travers l'anarchisme j'ai développé une autre compréhension de la liberté. Celle-ci a ensuite fortement influencé ma vision sur le travail du sexe.

Je considère la liberté comme un processus qui se construit collectivement et se vit individuellement. Nos libertés s'influencent et se renforcent mutuellement, tandis que chaque forme d'autorité qui s'installe et se normalise fortifie les rapports de dominations dans leur ensemble. La liberté tout autant que l'autorité sont des phénomènes contagieux.

Et c'est là que je vois le potentiel d'émancipation que porte en elle la thématique du travail du sexe. La répression contre le travail du sexe n'apparaît pas comme un phénomène isolé, mais naît d'un contexte répressif plus large tendant vers un contrôle profond des corps et des sexualités. Ce contrôle sert à son tour à banaliser le fait qu'une autorité extérieure influence nos vies. Personne n'en sort indemne. Pensez par exemple au stigma de la vierge et de la putain, opposant la fille pure – c'est-à-dire soumise au patriarcat – à la pute, immorale et rebelle. La pute, tout autant que la vierge sont emprisonnées sous l'autorité patriarcale qui s'accapare le pouvoir de juger sur la vie d'autrui. En apposant sa domination sur les TdS, le pouvoir appose par le même mouvement sa domination sur les non-TdS, réduisant pour tout le monde le choix des possibles selon ce que le pouvoir en question juge bon ou mauvais.

C'est la raison pour laquelle un des apports majeur du travail du sexe est d'élargir le champ des possibles en terme de choix de vie. Plutôt que de contribuer à la banalisation des rapports d'autorités, je souhaite normaliser le fait que des personnes prennent des décisions par et pour elles-mêmes, en partant de leurs propres contextes. Je souhaite soutenir les autres dans leurs différentes choix non pas parce que je me retrouve dans leurs décisions, mais parce que j'ai envie de les soutenir dans la possibilité de prendre leur propre décision. Je sais que plus mes proches sont libres et plus je le serais aussi pour la simple raison que chaque liberté conquise fragilise et enlève du pouvoir à ceux qui possèdent de l'autorité sur nos vies. Chaque liberté arrachée des mains du pouvoir en place encourage à plus de résistance, et est un pas de plus sur un chemin que nous prenons ensemble vers notre émancipation de toute forme d'autorité et de tout rapport de domination.

Face à un contexte imposé, j'ai envie que personne ne doive être TdS, mais que tout le monde puisse être TdS.

Face à la nécessité de gagner de l'argent pour vivre, j'ai, comme beaucoup d'autres, pris la décision du travail du sexe. Même si cette décision a été prise sous contrainte, elle ne m'a pas été imposée, dans le sens où j'aurais pu choisir d'autres options. Se montrer solidaire de nos capacités et de notre liberté à prendre cette décision – c'est reconnaître le travail du sexe comme une décision valide. C'est reconnaître et entendre ceux à qui cette décision a été imposée où

---

<sup>15</sup> C'est particulièrement le cas avec la liberté de consommation, utilisé pour défendre la consommation de produit provenant de l'exploitation animale. Considérer un acte qui implique la détention et la mort d'un être vivant pour satisfaire le plaisir d'un autre, comme relevant du concept de liberté est absurde. La liberté est une relation, non pas un acte isolé s'arrêtant à une seule personne. Plutôt que de liberté de consommer de la viande, il serait plus juste de parler du pouvoir de consommer de la viande, terme qui se réfère au concept d'autorité et non de liberté.

# Inspirations

## **Work,**

2011, *Crimethinc*

## **Never Work :Essays Against the Sale of Life**

2022, *Detritus Book*

## **Ich bin Sexarbeiterin**

2020, *ProCoRe*

## **Sorcellerie et contre- culture gay**

1978-2026, *Arthur Evans*

## **Stigmatisation du travail du sexe et identité des travailleurs et travailleuses du sexe**

2010, *Jacqueline Comtes*

se

## **Bædan : Journal of Queer Nihilism**

2012, *Contagion Press*



pour qui ce fut la seule solution de survie et les soutenir dans leur volonté d'évasions vers d'autres options. C'est soutenir les TdS dans leurs luttes afin de gagner de l'emprise sur les conditions dans laquelle cette décision est prise. C'est soutenir notre auto-organisation là où nous cherchons à nous constituer en force, en communauté. C'est reconnaître la guerre que nous mène l'écrasante majorité des formes d'autorités de ce monde peu importe leur emplacement géographique ou leur couleur politique. C'est aussi reconnaître l'affront que nous faisons aux constructions sociales que sont les normes sociales et patriarcales qui régissent nos vies. C'est reconnaître le potentiel émancipateur pour tout un chacun que porte en soi cette gifle faite au visage du pouvoir. De par notre refus obstiné à nous plier aux injonctions morales, conservatrices et autoritaires, nous, TdS de tout horizon et autres rebelles, contribuons à ouvrir plus largement le champ des possibles des humains vivant en ce monde.

Face à la situation initiale que représente la vie sous l'emprise du capitalisme :



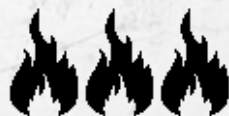
La **liberté individuelle**, ce n'est pas de faire du travail ou de ne pas devoir en faire. La liberté, c'est d'avoir le pouvoir et la possibilité de décider selon nos propres valeurs si l'on souhaite faire du travail ou non.



La **liberté collective**, c'est de se battre ensemble pour élargir au maximum le nombre de possibilités qu'à un tout un chacun pour répondre à la situation initiale.



La **solidarité** c'est de se battre ensemble et nous soutenir mutuellement dans nos différents choix, non pas parce que l'on partage le choix de l'autre, mais parce que l'on souhaite soutenir l'autre dans la liberté de faire son propre choix.



La **révolution** c'est de gagner collectivement de l'emprise sur la situation initiale et pouvoir en changer les termes.

# GLOSSAIRE

## **ABOLITIONNISTE**

De manière générale, l'abolitionnisme est un courant de pensée qui émerge à la fin du 18ème siècle et qui vise la suppression de l'esclavage. Historiquement, plusieurs autres mouvements abolitionnistes actuels cherchant la suppression d'une institution ou d'une loi ont en germé. Abolition de la peine de mort, des prisons, de la police, de l'exploitation animale, etc.

Dans le contexte du travail du sexe, ce terme est dans une démarche inverse. Là où les courants abolitionnistes cherchent à affaiblir le pouvoir d'une institution soutenue et protégée par l'État (l'esclavage, la prison, la police), les abolitionnistes du travail du sexe font un intense travail de lobbying pour mobiliser et renforcer le pouvoir de l'État, ses lois et sa police, afin d'interdire et de réprimer le travail du sexe (et donc les travailleuses du sexe). En se basant sur un refus personnel (je ne veux pas être TdS, je ne trouve pas ça ok), iels partent sur un absolu (si je ne veux pas être TdS, personne ne doit pouvoir l'être) et s'en vont quérir du soutien auprès de l'État pour permettre l'application de ce raisonnement.

## **BDSM**

Mot valise désignant un large éventail d'activités sexuelles, érotiques ou sensorielles mutuellement consentie ainsi que des interactions et des dynamiques qui ont comme dénominateur commun de ne pas être courants dans la sexualité plus classique (jeu de rôle, bondage, fétichisme, domination, servitude, punition, etc.)

## **CAPITAL, CAPITALISTE**

Le Capital désigne une accumulation d'argent qui génère davantage d'argent. Le capitaliste est un individu ou une entité qui possède des moyens de production et emploie des travailleuses pour générer de la

survaleur.

## **ENDO**

Également connu sous le nom de dyadique – un terme utilisé pour désigner les individus qui ne sont pas intersexes, c'est-à-dire les individus qui sont nés avec des caractéristiques sexuelles pouvant être classées dans l'un des sexes binaires, et qui n'ont aucun sorte de déviation chromosomique ou hormonale qui se réalise plus tard dans la vie. Les individus dyadiques peuvent avoir n'importe quelle identité de genre, y compris transgenre et non-binaire.

## **FEM**

Identité queer se traduisant par l'incarnation de codes culturels traditionnellement associés à la féminité, historiquement associé aux dynamiques de couple lesbien butch/masc/fem.

## **FORCE DE TRAVAIL**

La force de travail est la marchandise que vend un.x.e travailleuse au capitaliste, la seule qu'il possède. C'est sa capacité physique à travailler. La force de travail est une marchandise particulière parce que c'est la seule qui est capable de créer de plus survaleur.

## **MONÉTISATION**

Processus par lequel la monnaie - à l'époque de l'or et de l'argent – est introduite comme moyen de payer pour une marchandise.

## **NON-BINARITÉ**

Le fait de ne pas se retrouver dans la vision binaire du monde où ne sont censés exister que deux genres, l'homme et la femme. La non-binarité englobe une vaste palettes d'horizons allant de la non-conformité au genre assigné (gender-non-conform), au mouvement libre entre les genre (gender-fluid) jusqu'à refuser complètement la notion

de genre (a-genre/genderless) et bien plus encore.

### **OPÉRAISME**

L'opéraïsme est un courant marxiste italien, actif principalement dans les années 1960 et 1970. Ce courant prône l'autonomie ouvrière des partis politiques et des syndicats, priorisant plutôt l'organisation en comité ouvrier à l'intérieur des usines. Force de travail: La force de travail est la marchandise que vend un.e travailleuse.r au capitaliste, la seule qu'il possède. C'est sa capacité physique à travailler. La force de travail est une marchandise particulière parce que c'est la seule qui est capable de créer de la valeur.

### **OPPRESSION SYSTÉMIQUE**

L'oppression systémique vise les inégalités et discriminations produites et reproduites par le système. Et ce, par le biais des stéréotypes et des préjugés. Le caractère systémique signifie qu'il ne s'agit pas d'actes isolés et individuels mais des comportements répétés et structurels. En fait, c'est l'organisation tout entière de la société qui reproduit les inégalités.

### **OUTER**

Relever publiquement une information sur une personne, que celle-ci désirait garder secret. Dans le cas du travail du sexe, il s'agit de relever publiquement le fait qu'une personne est TdS.

### **PROCÈS**

Dans le langage marxiste, le terme procès s'utilise dans le même sens que processus ou procédé, souvent utilisé pour décrire la dynamique des relations de production. Marx a préféré ce terme pour traduire le terme allemand de prozess, parce qu'il se rapprochait davantage à l'époque de son usage en science de la nature auquel il comparait le procès de production.

### **SEXTING**

Interaction sexuelle menées par écrit entre deux personnes, traditionnellement par texto. Il peut s'agir de jeu de rôle où

simplement d'un échange érotique, accompagné ou non de photo/vidéo.

### **SURVALEUR**

Dans la tradition marxiste, la survaleur est la valeur créée par un.x.e travailleuse que le capitaliste s'approprié. Par exemple, sur une journée de travail de 8h, un.x.e travailleuse peut produire une valeur équivalente à son salaire pendant 4h, alors que les 4h restantes génèrent de la survaleur, que le capitaliste empoche. Les féministes marxistes ont argumenté que le travail ménager et le travail du sexe, en reproduisant la marchandise force de travail, étaient également sources de survaleur, puisqu'elle est essentielle au fonctionnement du système capitaliste.

### **STEALTHING**

Le « stealthing » désigne le fait de retirer ou d'altérer intentionnellement un préservatif pendant un rapport sexuel sans en informer l'autre personne. Cela peut consister à le retirer en douce, à le déchirer intentionnellement ou à le mettre incorrectement afin qu'il glisse facilement. Dans tous les cas, la personne qui subit cet acte n'a jamais consenti à avoir des rapports sexuels non protégés.

### **SWERF**

SWERF signifie "Sex Worker Exclusionary Radical Feminist", désignant un courant féministe radical qui exclut les travailleuses du sexe (les autres identités de genre étant à dessein exclu du débat) des luttes féministes, considérant le travail du sexe comme une forme de violence peu importe le contexte et l'avis des TdS.

### **TRAVAIL REPRODUCTIF**

Désigne l'ensemble des activités et des services qui servent à reproduire les êtres humains ainsi que la «force de travail», comme la garde des enfants, le travail domestique, le travail du sexe et les soins aux personnes âgées, que ce travail soit rémunéré ou non.



**2026**

**PROJET EVASIONS**

**PROJET-EVASIONS.ORG**

**EVASIONS@RISEUP.NET**